

MARCEL RAULIN

(1920-1991)

**Marcel, ou les tribulations d'un enfant Havrais
pour rejoindre la France Libre**

suivi de Mémoires d'un Commando



Nous célébrons ce 6 juin 2020 le 76^e Anniversaire du Débarquement en Normandie.

A cette occasion, sur proposition de la Délégation Le Havre de la Fondation de la France Libre, la famille de Marcel Raulin a accepté que soit publié le texte intégral inédit des Mémoires du Commando Marcel Raulin dont il acheva la rédaction le 19 avril 1967.

Des extraits en avaient été diffusés dans la publication l’Odyssée des 500 Français Libres du Havre en 2017 ou avaient fait l’objet d’une lecture dans le documentaire « *Les Fusiliers Marins Commandos Havrais du Jour J* », réalisé en 2019.

Ces différents témoignages insérés dans un projet global de mémoire ne donnaient cependant qu’une vision parcellaire et réductrice des Mémoires de Marcel Raulin, des circonstances de son engagement dans la France Libre aux différentes campagnes auxquelles il a participé en tant que Fusilier Marin Commando.

Ce récit met en lumière la fraternité entre Commandos dans les épreuves et les combats affrontés ensemble. Mais également l’indéfectible cohésion franco-britannique au sein de la 1^{ère} puis de la 4^{ème} *Special Service Brigade*. Marcel Raulin s’y est singulièrement attaché en restituant l’intégralité des combats de l’*Opération Infatuate* aux Pays-Bas à l’hiver 44-45. Cette mise en perspective illustre d’autant mieux l’âpreté de la résistance allemande à laquelle les Commandos durent faire face, à quelques mois de la Victoire sur le régime Nazi.

Nos remerciements vont...

A Florence Roumeguère, initiatrice du projet qui, au nom de la Délégation Le Havre de la Fondation de la France Libre ¹, a effectué le travail de recherche, de mise en forme et sans qui cette publication n’aurait pu se faire ;

A Jean-Pierre Hélias et Eric Segonne pour leurs précieux travaux d’identification et à Noël Rabouhans et Jean-Guy Vourc’h pour leur attentive relecture ;

Aux filles et fils de commandos Ghislaine Vincent-Boulais, Marie-France Autin- Couespel et Jean-Guy Vourc’h pour l’apport de leurs sources photographiques ;

Au Musée de l’Ordre de la Libération (MOL), Jean-Christophe Rouxel (Musée de tradition des Fusiliers Marins)² et à Benjamin Massieu, Historien-auteur ³.

Le texte original a été respecté et peut, comme tout récit de souvenirs, présenter quelques inexactitudes quant à, notamment, la datation de certains évènements.

La reprise partielle ou intégrale de ce texte comme des photographies issues des archives familiales de Marcel Raulin, pour quelque usage que ce soit, sont expressément interdites sans un accord formel écrit de ses ayant-droits.

Monique Joly, fille du Commando Marcel Raulin

¹ Délégation Le Havre de la Fondation de la France Libre

[Site internet](#)

[Facebook](#)

² Jean-Christophe Rouxelle met en œuvre la [base biographique](#) sur les Fusiliers Marins Commandos du 1^{er} BFMC

³ Benjamin Massieu a écrit « Philippe Kieffer, chef des commandos de la France Libre » et « Les Français du Jour J » (Editions Pierre de Taillac)

Marcel RAULIN est né au Havre le 15 septembre 1920 au sein d'une famille modeste.

A quatorze ans, il embarque sur l'Île de France, paquebot de la Transat, en qualité de garçon de sonnerie. Il sert ensuite sur différents navires de croisière, mais en 1938, suite à sa participation à une grève, il est interdit de navigation pour une année et trouve un emploi de docker au port du Havre. Il a 18 ans.

En 1940, il se présente à nouveau aux bureaux de la Transat' et reçoit son affectation sur le cargo *Oregon* comme aide-cuisinier. En escale à Colon (Panama), comme il l'écrit lui-même, la nouvelle de « *l'appel du général de Gaulle éclate comme une bombe* ». Marcel RAULIN décide immédiatement de désertre et s'évade pour rejoindre l'Angleterre où il signe son engagement dans les Forces Françaises Libres en décembre 1940 (matricule 5394 – 40).

Après une formation de Fusilier Marin, la première partie de son parcours dans la France Libre, s'effectue à bord de deux navires de guerre FNFL : la corvette Aconit et le contre-torpilleur Léopard.

Il se porte ensuite volontaire en 1942 pour suivre l'entraînement en Ecosse des Commandos de Philippe Kieffer et il est certifié Commando – avec le badge n°23 - au sein du 1^{er} Bataillon de Fusiliers Marins de la France Libre du n°4 Commando franco-britannique.

Lorsqu'il embarque le 5 juin 1944 au sein de l'Armada alliée qui rejoint les côtes françaises, il laisse derrière lui son épouse anglaise Joyce et leur petite fille Monique âgée de trois mois,

Le 6 juin 1944, il débarque à Colleville-sur-Orne avec ses 177 camarades français du n°4 Commando de la 1^{ère} Special Service Brigade et participe à la prise du Casino d'Ouistreham avec la *troop* 1 commandée par le Capitaine Guy Vourc'h (1/2 *troop* Lieutenant Jean Pinelli, section Louis Lanternier).

La Campagne de Normandie achevée au mois d'août, la guerre n'était cependant pas terminée. Marcel RAULIN fait partie de certains des Commandos engagés à l'hiver 1944-1945 dans la Campagne des Pays-Bas au sein de la 4^e *Special Service Brigade*, pour libérer l'accès au Port d'Anvers contrôlé par les Allemands. De l'aveu même des Commandos, le Débarquement et le raid pour la prise de Flessingue sur l'île de Walcheren leur semblèrent encore plus rudes que le Débarquement à Ouistreham...

Après la guerre, Marcel RAULIN retourne à la Marine marchande.

Administrateur de la Transat' et secrétaire du comité d'entreprise du Paquebot France, il prend la tête du mouvement de grève de l'équipage à l'été 1974, suite à l'annonce par la Compagnie d'arrêter l'exploitation du navire.

Marcel RAULIN participera fidèlement aux commémorations annuelles du Débarquement du 6 juin 1944, aux côtés de ses camarades Commandos – et particulièrement des Havrais, qui demeurent soudés et solidaires leur vie durant.

Marcel RAULIN est décédé le 3 décembre 1991 au Havre. Ses cendres ont été dispersées au large de Colleville-Montgomery par son ami, le Commando Michel Vincent.

Marcel RAULIN fut cité à l'Ordre du bâtiment avec attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze pour sa participation à la Libération de Colleville-sur-Orne.

Il est titulaire de la Médaille de la Résistance (1947), de l'Ordre national du Mérite (1977) de la Médaille militaire (1987) et de nombreuses autres distinctions.

Marcel, ou les tribulations d'un enfant Havrais pour rejoindre la France Libre



Marcel, quatre ans, debout sur le siège © Monique Joly

Je suis né le 15 septembre 1920 au cœur d'un quartier populaire du Havre, le rond-point.

Nous étions cinq enfants. Mon père, docker, avait un métier rude et incertain.

Les grèves, fréquentes à cette époque, n'étaient pas toujours acceptées. Il fallait suivre, sinon on était taxé de « jaune » et mis à l'index par les autres.

C'était, bien évidemment, le dernier recours pour obtenir un meilleur salaire mais, ces journées perdues, non payées, ne faisaient pas « bouillir la marmite ».

Ma mère, qui avait suffisamment de travail à la maison, passait de longues journées au baquet à laver le linge des autres afin de pouvoir faire face aux fins de mois difficiles et alléger le crédit que nous faisions à l'épicerie.

Bien souvent, mon frère aîné et moi-même aidions la mère en charriant de l'eau de la fontaine, distante de trois cents mètres, à la buanderie.

Chaque soir, de retour de l'école, il me fallait couper de l'herbe pour les lapins (un grand sac, parfois deux).

Si mon père s'apercevait que l'herbe était trop coupante, il vidait le sac et me renvoyait en couper de la bonne. Ensuite, on passait à table puis ma mère nous envoyait au lit. De ce fait, je négligeais mes devoirs. J'apprenais mes leçons sur le chemin de l'école. Mes camarades étaient logés à la même enseigne.

Nos parents, confrontés à la dureté de la vie, se souciaient peu de l'instruction des enfants. Ils n'avaient pas de temps à nous consacrer pour cela.



Marcel à 11 ans © Monique Joly

Pour nous, les jeudis étaient jour de fête. Pas d'école ! Pour se défouler, on se réunissait, entre copains, dans un grand champ non loin de chez nous. Organisés en petits groupes, nous allions en découdre avec les gars de l'école voisine. Les uns armés de gourdins, les autres de lance-pierres, nous jouions à la « guéguerre ».

Je rentrais le soir fourbu mais content d'avoir libéré mes jeunes forces. Il m'arrivait d'avoir le tricot ou la culotte déchiré. J'avais alors droit à une fessée bien méritée.

C'est dans ce climat que je passais une partie de ma jeunesse et, nul doute qu'il contribua à mon envie de partir au loin pour vivre « ma vie ».

A quatorze ans, la chance me favorisa. Avec l'appui d'un ami de mon père, j'embarquais sur l'île de France, magnifique paquebot de la Transat, en qualité de garçon de sonnerie – ce qu'on appelle « groom » dans les grands hôtels à terre.

Plus tard, à l'école hôtelière de la Transat, j'obtins mon certificat d'aptitude hôtelier avec mention. J'étais bon pour reprendre la mer. Après divers embarquements sur les paquebots, j'eus l'occasion de faire plusieurs croisières en Europe et aux Caraïbes.

Les mauvais passages de ma jeunesse s'estompaient. Je trouvais soudain la vie belle et regardais l'avenir avec optimisme.

L'année 1938 me fut néfaste. Les grèves de la Marine Marchande se succédaient.

Comme tout bon marin, j'y participais. Le résultat ne se fit pas attendre, et je récoltais un an de *cahier rouge*, c'est-à-dire un an sans embarquement. Je venais d'avoir tout juste 18 ans.

Mon père en profita pour me faire obtenir une carte de docker professionnel. Quelques jours après, je travaillais au chargement et déchargement des navires. Il m'arrivait de porter, à dos, plusieurs jours durant, des sacs de 80 à 100 kgs. C'était exténuant.

Je ne savais pas ce métier si pénible et cette expérience me fut profitable pour voir la vie en face.

A la déclaration de la guerre, en septembre 1939, je conduisais un tracteur Fenwick. Je passais mes journées à tirer d'énormes caisses en bois, hautes et longues, posées sur des baladeuses à rouleaux. Elles contenaient des avions en pièces détachées en partance pour le Maroc. Il n'y avait rien à y comprendre.

L'armement manquait sur le front, et les avions partaient croupir sur les quais de Casablanca ou ailleurs. Mais ce n'était pas mon problème !

La radio crachait, à longueur d'ondes, ses communiqués de victoire, toujours les mêmes. C'était monotone et je n'y croyais guère. Ça sentait le mensonge. J'avais le pressentiment du désastre à venir et sentait qu'il était temps de partir avant qu'il ne soit trop tard.

N'y tenant plus, je me présentais au bureau de la Transat, sans trop d'illusions, pour me faire mettre en disponibilité d'embarquement. Alors que je n'y croyais plus, je reçus une convocation fin mars 1940.

J'entrais dans ma vingtième année.

Ma valise en mains, c'est triste et joyeux à la fois, que je quittais mes parents pour entreprendre un voyage que je prévoyais de longue durée.

Le 1er avril 1940, L'*Oregon*, le navire sur lequel j'étais embarqué, franchissait les digues du Havre, en route pour le Pacifique sud.



L'Oregon à quai au Havre © collection B. Bernadac

Comme aide cuisinier, j'avais énormément de travail. Cependant, je ressentais un grand réconfort intérieur et me sentais libéré de mes angoisses, libre d'agir à ma guise.

Rien n'allait assez vite pour moi. Le voyage trainait en longueur. Nous faisons partie d'un convoi à vitesse réduite. Entouré de navires de guerre, véritables chiens de garde, il ne fallait pas enfreindre les ordres donnés par le chef de convoi.

Sitôt arrivé à Cristobal (entrée du canal de Panama côté Atlantique), le pilote et une équipe de manœuvriers montèrent à bord pour prendre le navire en mains pendant toute la durée de la traversée du canal.

Avec le travail que nous avons en cuisine, il fallait nourrir toute l'équipe en plus de l'équipage habituel, je ne pus admirer le paysage qui s'offrait à nous mais, je me promis de le faire sur le chemin du retour.

A partir de Callao, port péruvien à proximité de Lima la capitale, les escales se suivaient régulièrement, comme prévu, et trainaient en longueur. Les nouvelles que nous recevions de France dataient de vieux. Ce n'était pas drôle et le moral de l'équipage s'en ressentait. Pour se défouler, nous sortions dans les ports prendre un verre. Certains, croyant ainsi chasser le cafard, revenaient à bord avec une bonne cuite.

Dès que j'avais la chance d'avoir un peu de temps devant moi, j'allais visiter alentours. Le peu d'argent dont je disposais était sacrifié pour le taxi et il m'arrivait de marcher plusieurs kilomètres pour satisfaire ma curiosité.

La remontée de Valparaiso (plaque tournante du voyage) à Balboa (entrée du canal de Panama côté Pacifique) se fit plus rapidement. Il semblait que le commandant brûlait les étapes. Sans nouvelles fraîches, l'équipage s'inquiétait. On s'interrogeait et les ragots de coursives allaient bon train. Rien ne transpirait de l'état-major. C'était le silence complet.

L'*Oregon* passa le canal de jour. Le ciel était d'un bleu sans nuages, le soleil chaud, trop chaud, pas même un souffle de vent. La cuisine était une fournaise.

Heureusement que les cuisiniers avaient prévu le coup et préparé un repas froid pour tout le monde. Aussi, m'étais-je arrangé avec eux pour m'octroyer un peu de temps pour flâner sur le pont.

La luxuriante végétation des rives m'impressionnait. Nous étions entourés d'immenses plantes sauvages dont la verdure, avec le ciel bleu pur comme arrière-plan, ressemblait à une immense tapisserie. L'odeur qui s'en dégageait arrivait jusqu'à nous. C'était agréable.

J'aurais aimé pouvoir mettre le pied à terre pour explorer cette jungle, mais je devais me contenter de contempler ces beautés de la nature de loin. Le navire glissait doucement sur l'eau sans rides et se dirigeait vers les écluses de Pedro Miguel, Mira Florès et Gatún.

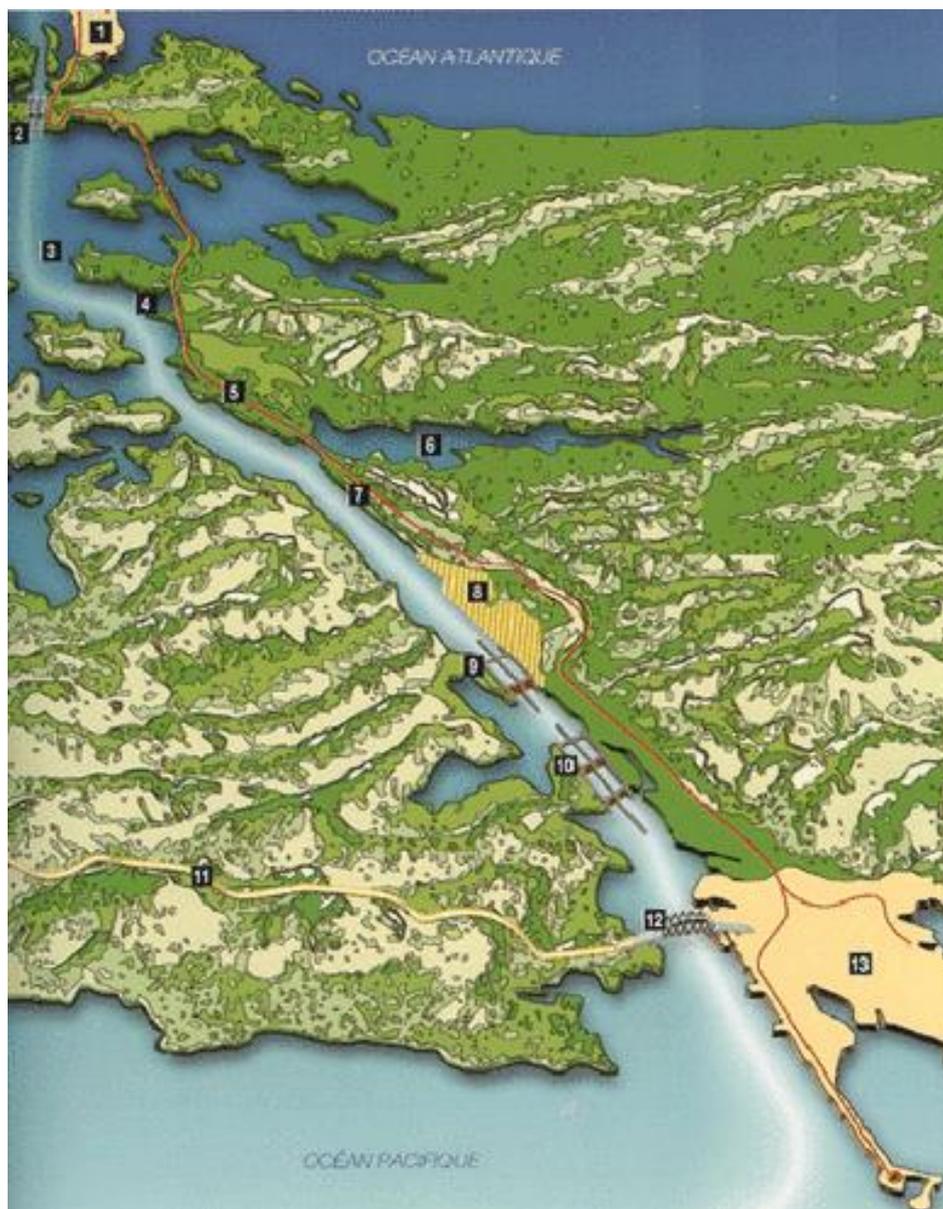


Le Canal de Panama © Droits réservés

Lors de ces passages, nous étions tirés par des chariots, disposés de chaque côté.

A la sortie, on apercevait, sur notre droite, la percée du canal faite par Ferdinand de Lesseps.

On voyait même, envasés et rouillés, quelques vestiges du matériel utilisé à l'époque.



Cartographie extraite de « Suez & Panama » de Benoît Heimermann - Edition Arthaud

1 – Colon 2 - Ecluses de Gatun 3 - Lac Gatun 4 – Bohio 5 - Chemin de fer 6 - Rio Chagres 7 - Bas Obispo 8 – Culebra 9 - Ecluses de Pedro Migue 10 - Ecluses de Miraflores 11 - Route inter-américaine 12 - Pont des Amériques 13 – Panama

L'*Oregon* alla mouiller en rade de Colon, devant Cristobal. Autour de nous, d'autres navires de la Transat nous avaient précédés. Ce n'était pas bon signe.

Nous étions en juin 1940. Sans brise, la chaleur nous accablait. Sur le pont, le soleil nous dardait de ses rayons brûlants. L'équipage dormait sur les panneaux de cale ou sur les ponts tant l'intérieur du navire était surchauffé. Les journées passaient, monotones.



Colon

Pratiquement plus de courrier. Ceux qui descendaient à terre nous ramenaient des journaux américains. C'est ainsi que l'on apprit que les Allemands avançaient sur notre sol. C'était angoissant pour nous, si loin du pays. Le commandant et l'état-major restaient muets.

Le *Wyoming*, l'*Indiana*, l'*Angoulême* et le *Nemours*, mouillés à quelques encablures comme nous, attendaient un éventuel départ. Suivant la disponibilité des vedettes ou canots, on rejoignait les copains d'autres navires, histoire de briser la monotonie du bord. Les autres équipages n'en savaient pas plus que nous.

Un jour, par l'intermédiaire d'un lieutenant, on apprit que les commandants se réunissaient chez le Consul de France à terre, et que quelque chose se tramait en coulisse. Il était question d'un départ vers la France mais qu'il fallait attendre le feu vert ou peut-être, la formation d'un convoi.

En attendant, il fallait bien s'occuper l'esprit. Le seul loisir, en dehors des rares sorties à terre, était la pêche. Le poisson foisonnait autour du navire. Les matelots et les gars de la machine qui n'avaient pas beaucoup d'occupation, passaient beaucoup de temps à la pêche.

Le soir, à l'aide d'un « cargo », ils éclairaient autour de la coupée et attrapaient des aiguillettes. Il y en avait souvent au menu. D'autres pêchaient des chéchards qu'ils fumaient sur le gaillard avant. Cela changeait un peu du poisson frais. Malgré cette distraction, on sentait que la lassitude grandissait. Certains rentraient dans leur coquille, d'autres devenaient agressifs et le silence du commandant n'arrangeait rien.

Le 18 juin 1940, l'appel du général de Gaulle éclata comme une bombe.

La nouvelle fit vite le tour des navires. C'est alors que je pris la décision de quitter le navire. Le 20 au matin, je me présentais chez le commandant Le Huche pour l'informer que je ne jugeais plus utile ma présence à bord et que je ne voulais pas retourner dans une France occupée par l'ennemi.

Ne voulant pas lui dévoiler le pourquoi de ma décision, je lui demandais de me débarquer. Devant son refus, je me retirais, plus décidé que jamais à partir. Dans l'immédiat, j'évitais de me confier à quiconque de peur de me compromettre et dès le lendemain matin, je profitais d'un départ de la vedette pour me rendre à terre chez le consul britannique.

Après m'avoir écouté attentivement, il me conseilla de retourner à bord et visiter les navires pour prendre des contacts avec les uns et les autres, tout en restant prudent, puis de les tenir au courant du nombre de volontaires susceptibles de rejoindre l'Angleterre.

De retour à bord je gardais le silence et, à plusieurs reprises, sitôt la nuit tombée, je m'arrangeais pour monter à bord d'une des barques de pêcheurs qui longeaient le navire. Moyennant deux dollars, le pêcheur me conduisait sur les autres navires et m'attendait patiemment pour me ramener à bord.

Mes premiers contacts furent meilleurs que je le prévoyais. En trois déplacements, ma liste de volontaires augmentait. Malheureusement, je dus rapidement cesser ce manège qui risquait de devenir dangereux pour moi.

En effet, le commandant qui avait sans doute eu vent de mes déplacements, décida de se débarrasser de moi au plus vite, avant que la gangrène s'implante dans les équipages. De plus, à la suite d'un accrochage avec un lieutenant, j'avais refusé de travailler.

Le commandant me convoqua pour m'ordonner de reprendre le travail. Il me fit remarquer qu'étant au service de l'A.M.B.C. à bord, j'étais considéré comme semi militaire et, à ce titre, passible de conseil de guerre.

Persuadé qu'il bluffait, je refusais d'obtempérer à son ordre. Devant mon comportement, il décida de me faire comparaître devant le Consul de France de Colon. Ce dernier enregistra officiellement mon refus de travailler.

Sa fonction d'administrateur des Affaires Maritimes aidant, il me signifia mon rapatriement en France, à bord d'un navire neutre, pour être, paraît-il, traduit devant un conseil de guerre.

De retour à bord, le commandant me consigna jusqu'à mon départ ; ce qui ne tarda pas car à la fin du mois de juin, un lieutenant fut désigné pour m'accompagner à terre et me conduire sur le navire sur lequel je devais être rapatrié.

J'attendais cet instant avec impatience. Avant de partir, je glissais sous ma chemise la liste des volontaires désirant rejoindre la France Libre.

Je savais que pour sortir de la zone américaine et entrer en territoire panaméen, il fallait obligatoirement franchir les grilles. Je profitais de cet arrêt pour bondir hors de la voiture et me diriger côté panaméen, faussant ainsi compagnie à mon officier accompagnateur qui n'avait plus qu'à retourner à bord raconter sa mésaventure au commandant.

Epuisé par ma course effrénée dans le dédale des rues de Colon, je me présentais au Consul britannique qui me reçut de suite. Je l'informais de mon problème et lui remis la liste des volontaires. J'étais satisfait et soulagé en même temps.

Il me remercia et me proposa d'embarquer, le soir même, sur un navire canadien le *Temple Arch*. Il m'accompagna lui-même à bord et me souhaita bonne chance.

Le navire montait sur Halifax (Nouvelle Ecosse). A bord, j'eus la chance de rencontrer un jeune canadien français qui travaillait à la cuisine. Il demanda à son commandant si je pouvais lui donner un coup de main jusqu'à Halifax.

J'étais ravi de me rendre utile et j'en fus récompensé puisqu'à l'arrivée au Canada, le commandant me donna une dizaine de dollars et une lettre de recommandation pour embarquer sur un autre cargo qui se dirigeait vers la Jamaïque, à Kingstown.

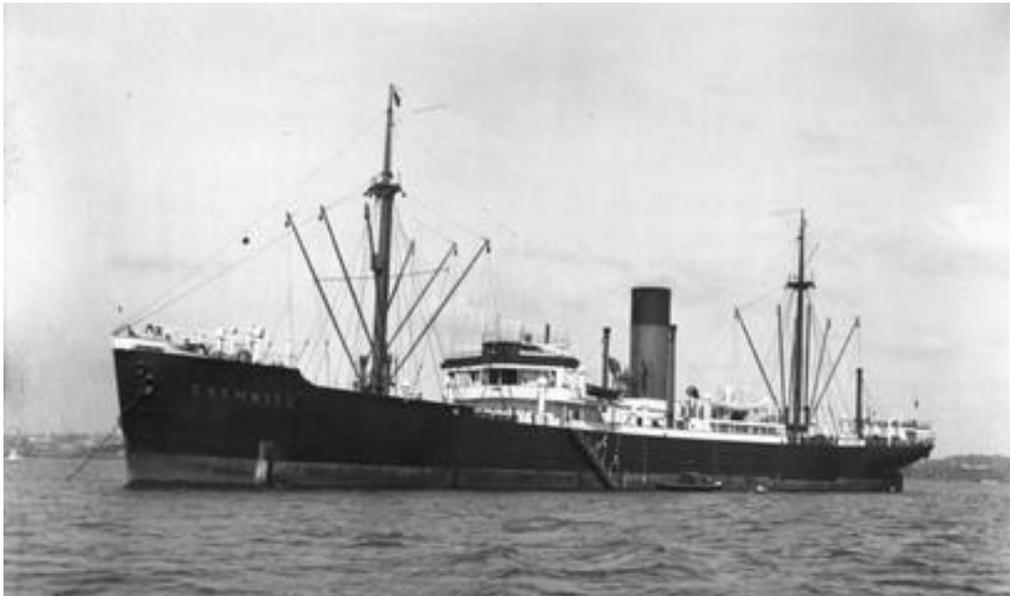
Sur le navire qui m'emportait vers Kingstown, l'ambiance n'était pas formidable mais, je ne m'inquiétais pas outre mesure du fait que j'étais sur le bon chemin.

Deux heures après l'accostage, un officier m'accompagna au Y.M.C.A. (foyer des jeunes chrétiens) de la ville pour me confier au gérant du foyer qui avait reçu des ordres pour m'héberger jusqu'à mon départ pour l'Europe. D'après les renseignements, un convoi se formait en rade. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Mes prises de contact avec les indigènes n'étaient pas très animées, je parlais, par manque de pratique, assez mal l'anglais et je m'isolais souvent dans ma chambre pour essayer de dormir ou lire afin de calmer mon impatience.

Enfin, par un beau matin de juillet, après une quinzaine de jours d'attente, j'embarquais sur un gros cargo de quatorze mille tonnes, le *Saint-Bertrand*. A l'origine, ce navire était allemand et s'appelait le Chemnitz. Il avait été capturé par le sous-marin Poncelet.

Selon la tradition dans la Marine Nationale, il portait désormais le nom du commandant du sous-marin.



Le Cargo Saint Bertrand © Droits réservés

Le commandant du *Saint-Bertrand* était panaméen, son second norvégien et le chef mécanicien français. Je fus affecté à la cambuse. Avec un équipage cosmopolite parlant ou baragouinant plusieurs langues, la tâche n'était pas très aisée. Etablir un menu pour tout ce petit monde n'était pas très réjouissant. Par chance, Pansard le cuisinier, me donna un coup de main et tout le monde y trouva son compte.

Notre convoi se traînait à 10 nœuds et le voyage me parut bien long jusqu'à Hull.

Enfin, mon calvaire toucha à sa fin. L'Angleterre, terre d'asile et d'espoir, était là.

Le lendemain matin, ma solde en poche, je pris le chemin de Londres. L'aventure commençait. L'*Oregon* n'était plus qu'un mauvais souvenir.

A Londres, je me présentais au dépôt de la France Libre, à Gordon Street, pour signer mon engagement pour la durée de la guerre, plus trois mois ⁴.

⁴ *Convergences* : Marcel Raulin signe son engagement dans les FFL le 7 décembre 1940, à Londres. Guy Vourc'h, son futur Capitaine de la troop 1, était arrivé à Londres le 1 décembre. Peut-être se sont-ils croisés... Ils s'engagent dans le groupe Kieffer en avril 1942 : N° de badge 23 pour Raulin et N° 36 pour Guy Vourc'h. (Jean-Guy Vourc'h).

FORCES FRANCAISES LIBRES.

ACTE D'ENGAGEMENT.

No de l'engagement.....

Par devant nous, Commissaire de la Marine (1).....
représentant le Général de Gaulle, Commandant en Chef les Forces Françaises
Libres, a comparu M (2) RAULIN Marcel Emmanuel
M. (2) RAULIN Marcel Garçon cuisinier a déclaré :
—avoir pris connaissance du statut du personnel des Forces Françaises Libres.
—s'engager à servir avec Honneur, Fidélité et Discipline dans les Forces
Navales Françaises Libres pour la durée de la guerre actuellement en cours.

M. Raulin à Londres le 7 DEC 1940 1940.

Le Commissaire de la Marine (1).

Lu et approuvé (3).

Lu et approuvé
Signature de l'engagé M. Raulin

Signature de deux témoins.

Le Guen
Dartus



(1) nom du Commissaire ou de l'Officier en faisant fonction.
(2) nom et prénoms de l'engagé, avec le grade éventuellement.
(3) mention à porter en toutes lettres de la main de l'engagé.
L'acte d'engagement est établi en deux exemplaires :
L'exemplaire blanc est à conserver par le Bureau de Recrutement.
L'exemplaire bleu est à remettre à l'engagé.

F.N.F.L.

1

Nom et Prénoms

Raulin Marcel

Grade et Spécialité

1^{er} Pot - Fusilier

M. Raulin

Signature du Titulaire.



Extrait du livret de solde de Marcel Raulin © Monique Joly

Le 2 septembre ⁵ vers 23h je reçus, si je puis dire, mon baptême du feu. Les vagues de bombardiers allemands s'acharnaient sur la capitale et sa population. Les bombes tombaient en chapelets serrés. Les pièces de D.C.A. aboyaient rageusement. Pas question de dormir. L'une des pièces, installée sur le toit faisait trembler l'immeuble à chaque tir. J'avais la peur au ventre. Les bombardements se renouvelèrent au cours des semaines suivantes puis baissèrent d'intensité. Le gros Goering s'essouffait.

Les pertes en pilotes allemands étaient lourdes et l'Angleterre résistait. Le moral de la population m'émerveillait. Pendant les alertes, l'intérieur des stations de métro était bondé.



Le métro à Londres en 1940 © Droits réservés

Il y avait une très bonne organisation et pas de panique. Les gens passaient la nuit (ou les nuits), à même le sol, enroulés dans leur couverture, d'autres sur des matelas ou des lits de camp.

Je m'y rendais les soirs où je n'étais pas de service pour écouter les airs d'accordéon et les chants. Lorsque les sirènes annonçaient le *all clear* (fin d'alerte) peu de personnes repartaient chez elles. La plupart passaient le reste de la nuit dans le métro.

Au début du mois de décembre 1940, je fus affecté sur le vieux cuirassé français Courbet mouillé en rade de Portsmouth. Il assurait la défense de l'arsenal.

A bord, nous recevions une formation pour être dirigés ensuite sur un autre navire.



Le cuirassé Courbet © Droits réservés

⁵ Plus probablement le 7, date à laquelle débute le Blitz sur la capitale.

Pour ne pas changer, je me retrouvais cambusier et servant de pièce. Nous étions 12 dans ce service et il y avait de quoi s'occuper avec tous les petits navires qui venaient se ravitailler. Durant les alertes, je me rendais sur le pont supérieur au poste de combat, un canon de 37 antiaérien.

Il nous arrivait d'avoir plusieurs alertes nocturnes. L'arsenal, point de mire de l'aviation ennemie, attirait les bombes.

Un jour de janvier 1941, les bombardiers de la Luftwaffe étaient sur lui. Les canons du vieux *Courbet* tiraient sans discontinuer, opposant un dense rideau de fer et de feu.

Des trainées incandescentes labouraient le noir du ciel, les bombes incendiaires pleuvaient dru, allumant ici et là de grands incendies aux hautes flammes crépitantes.

Tout n'était que bruit et fureur. Les équipes de sécurité, armées de pelles et de sable, avaient fort à faire avec les bombes incendiaires qui tombaient sur les ponts.

Après les avoir arrosées de sable, elles étaient rejetées à la mer à l'aide de pelles. Heureusement, ces attaques aériennes ne durèrent que quelques jours. Le calme revenu, chacun reprit son travail de routine.

En mars 1941, je me portais volontaire pour les fusiliers-marins et fut envoyé en stage à l'école des fusiliers de Skegness (Lincolnshire).

Mon intention était d'aller combattre avec le 1er bataillon de fusiliers marins en Afrique.



Mars-avril 1941 au HMS Royal Arthur de Skegness. Marcel Raulin, avant-dernier rang debout, 3^e à partir de la droite

© Monique Joly



Mars-avril 1941 au HMS Royal Arthur de Skegness © Musée de tradition des fusiliers marins

Aussitôt le stage terminé, je retournais sur l'*Arras*, navire dépôt à Portsmouth. Mais, à la suite d'un malheureux concours de circonstances, je ne pus rejoindre le bataillon et l'on me dirigea sur Troon (Ecosse) pour embarquer sur une corvette flambante neuve, l'*Aconit*, sous les ordres du commandant Levasseur.

L'*Aconit* rallia sa base, à Gourock sur la Clyde, début juillet. La *Lobelia* et la *Renoncule*, autres corvettes des F.N.F.L., appartenaient à la même escadre que nous pour escorter les convois en direction de Saint Pierre et Miquelon.



La corvette Alysse © Droits réservés

L'échange des convois se pratiquait à mi-chemin avec l'escadre basée à Saint-Pierre. Il n'y avait pas d'arrêt.

A bord, nous n'avions ni confort, ni loisirs. Le réfectoire servait également de dortoir. Nos hamacs étaient pendus en permanence au plafond. Après notre quart de veille, on venait s'y reposer.

Le navire tanguait et roulait souvent. Le suintement des plafonds non protégés, nous dégoulinait dessus.

Les réserves d'eau, trop faibles, ne s'utilisaient que pour boire ou pour la cuisine, lorsque le cuisinier pouvait la faire, ce qui n'était pas fréquent en mer. Bien souvent, on se limitait aux conserves.

En octobre 1941, j'attrapais une forte bronchite et débarquais malade. Une fois sur pieds, on m'affecta à Hull, sur le torpilleur *Léopard*, en qualité de fusilier marin.



Le contre-torpilleur Léopard. © Geneanet.org

Le navire se trouvait en cale sèche pour réparation et carénage. La discipline durement imposée à bord provoquait un climat déprimant. Les punitions pleuvaient.

Une peccadille coûtait un mois de prison ferme à son auteur. Mon rôle se limitait à contrôler les déplacements des hommes d'équipage et je devais rendre compte au B.S.I. (bureau du service intérieur). Si, par exemple, un homme disparaissait trop souvent aux poulaines (WC) ou à la cafeteria, je devais en prendre note.

Je n'appréciais pas tellement ce rôle. Avoir parcouru tant de chemin pour en arriver là me mettait hors de moi. Il m'arrivait d'accompagner un second maître pour escorter des punis jusqu'à la prison de Coatdyke, en Ecosse. On voyageait dans des trains non chauffés. Il y avait de quoi grelotter malgré nos vêtements de drap.

La prison, un vieux château désaffecté, avait un aspect sinistre. La discipline imposée aux détenus décourageait les jeunes matelots du *Léopard*. La grande salle où ils étaient enfermés, parmi des norvégiens, des polonais et tchécoslovaques, n'avait pratiquement pas de chauffage. Ils dormaient dans des lits, sans matelas, avec seulement deux maigres couvertures pour se couvrir.

Le jour, le silence était de rigueur et, derrière les grilles, les gardiens, des militaires, veillaient. Gare à celui qui se faisait pincer. Trois jours de cachot sans sortir avec pour tout confort un bas flanc et une seule couverture.

Par beau temps, les prisonniers sortaient dans la cour pour faire de la culture physique ou de l'entraînement militaire. Les jours de pluie étaient consacrés soit à astiquer les poubelles à blanc ou à rester au pied du lit.

Suivant les gardiens de service, il était permis de marcher, de long en large, dans la salle. La meilleure distraction, assister à la messe le dimanche matin. Dans le brouhaha des voix, pendant les cantiques, les bavardages allaient bon train. Les gardiens relâchaient un peu leur surveillance.

La nourriture, mauvaise et chiche, ne faisait pas engraisser. Les matelots, indignés d'un tel traitement, avaient hâte de retourner à bord.

Cela ne pouvait plus durer. Le moral en prenait un sérieux coup.

Un soir, n'y tenant plus et réalisant les risques que j'encourrais, je m'expliquais avec les matelots. Je leur rappelais que nous étions tous des volontaires pour combattre et non pour croupir dans des prisons ou gratter la rouille sur la coque et qu'en ce qui me concernait, j'aurais très bien pu rester à l'étranger pour travailler sans m'occuper du reste.

Avec leur accord, en compagnie de deux copains, Le Floch⁶ et Frapech, nous primes la décision de nous rendre à Londres, à l'Amirauté Française Libre, pour demander une entrevue avec l'Amiral d'Argenlieu pour l'informer de l'état d'esprit de l'équipage du *Léopard* ainsi que du comportement de certains officiers à notre égard.

C'est avec une certaine appréhension qu'on se présenta à l'Amirauté où l'amiral nous reçut sans difficulté. Il n'avait pas du tout l'air surpris de notre visite et écouta attentivement nos doléances. Il nous reprocha d'avoir quitté le navire sans permission et nous pria de retourner à bord dans les meilleurs délais et de nous présenter au commandant dès notre arrivée.

Bien qu'il récusât notre façon d'agir, il nous assura de son intention de faire faire une enquête approfondie à bord du *Léopard* et également sur les conditions de vie dans la prison militaire de Coatdyke.

De retour à Hull, le commandant nous infligea, à chacun, deux mois de prison pour absence illégale. C'est ainsi que je connus, à mon tour, les délices de Coatdyke. Je m'en tirais bien. Ma peine terminée, avec quinze jours de remise de peine pour bonne conduite, je retournais sur l'Arras à Portsmouth, en disponibilité.

A la fin du mois d'avril 1942, j'appris que le commandant Kieffer se trouvait à bord pour choisir quelques volontaires pour former son bataillon de commandos.

Mon vœu fut exaucé, ma demande était acceptée. Envoyé en stage préliminaire j'en sortis avec succès.

J'étais fin prêt pour affronter le fameux camp des commandos à Achnacarry en Ecosse.



Mai 1942. HMS Royal Arthur de Skegness

Rang debout : Marcel Raulin, 3^e à gauche, aux côtés de son grand ami René Autin, second à gauche

© Musée de tradition des fusiliers marins

⁶ Maurice Le Floch, futur Commando Kieffer

Mémoires d'un Commando

- Avant-propos
- 1942, l'entraînement en Ecosse et au Pays de Galles
- Eastbourne, 1943
- 1943, les raids
- 6 Juin 1944, Colleville-sur-Orne
- 1^{er} Novembre 1944, Walcheren et Flessingue (Pays-Bas)
- 1945, Vers la victoire
- Postface

AVANT-PROPOS

Au cours de la guerre 1939-1945, les commandos acquièrent une telle popularité qu'elle se propage dans le monde entier. De nombreux soldats étrangers stationnés en Grande Bretagne, se portent volontaires pour venir grossir leurs rangs.

Ce mélange de nationalités, tout indiqué pour effectuer aux côtés des britanniques, des opérations de sondage en territoire occupé, est un apport précieux qui renforce les intentions du chef des « opérations combinées » de multiplier les raids.

Dès la fin de l'année 1940, des petits groupes s'exercent aux tactiques de débarquement et rembarquement le long des côtes anglaises. Ils escaladent les falaises et apprennent à se servir des explosifs.

En 1941, des raids de grande envergure sont lancés sur la Norvège, à Vaagso, aux îles Lofoten, dans les ports de Stamsund, Heningsvaier, Solvaer et Brettesnes ; puis, en 1942, c'est le débarquement de Dieppe qui reste le type classique de raid à grande échelle, sans oublier le raid glorieux de Saint Nazaire.

Lord Louis Mountbatten, chef des « opérations combinées », démontre aux chefs d'Etat Major, et à Whitehall, qu'à la suite de ces opérations positives, la réputation des commandos n'est pas utopique. Ces derniers, rassurés, décident enfin de s'orienter vers une politique de petits raids, par groupes de 6 à 10 hommes. Bien que de nombreuses erreurs et lacunes s'éliminent grâce à l'expérience acquise au cours des missions, un entraînement spécial et intensif s'avère nécessaire pour former des éléments valables pour ce genre de mission.

Les *troops* françaises du Commandant Kieffer excellent dans cette technique nouvelle car, contrairement aux commandos britanniques issus de l'armée, elles ont des connaissances nautiques.

L'unité française est successivement affectée aux n° 2, 10, Interallied et n°4 Commando – lequel devient le Commando franco-britannique.

Affectée tout d'abord au n° 2 commando réduit à l'état d'embryon à la suite du raid de Saint Nazaire, l'unité française passe au n° 10 Interallied commando sous les ordres du lieutenant-colonel Lister puis rejoint le n°4 Commando.

Ce dernier qui a fait ses preuves depuis les raids de Norvège, est commandé par le lieutenant-colonel Dawson, un homme impartial et bon.

Sa connaissance approfondie de la langue française facilite bien des choses.

Cette « fusion » bilingue crée un lien fraternel qui se consolide avec l'action. Les hommes se complètent.

Lorsque la guerre se termine en 1945, le n°4 Commando franco-britannique est à Recklinghausen en Allemagne.

C'est la séparation brutale, dure, inévitable et douloureuse de ce corps d'élite. Alors que les britanniques restent en Allemagne pour continuer l'occupation, les *troops* du Commandant Kieffer retournent en Grande-Bretagne afin de régler leur situation.

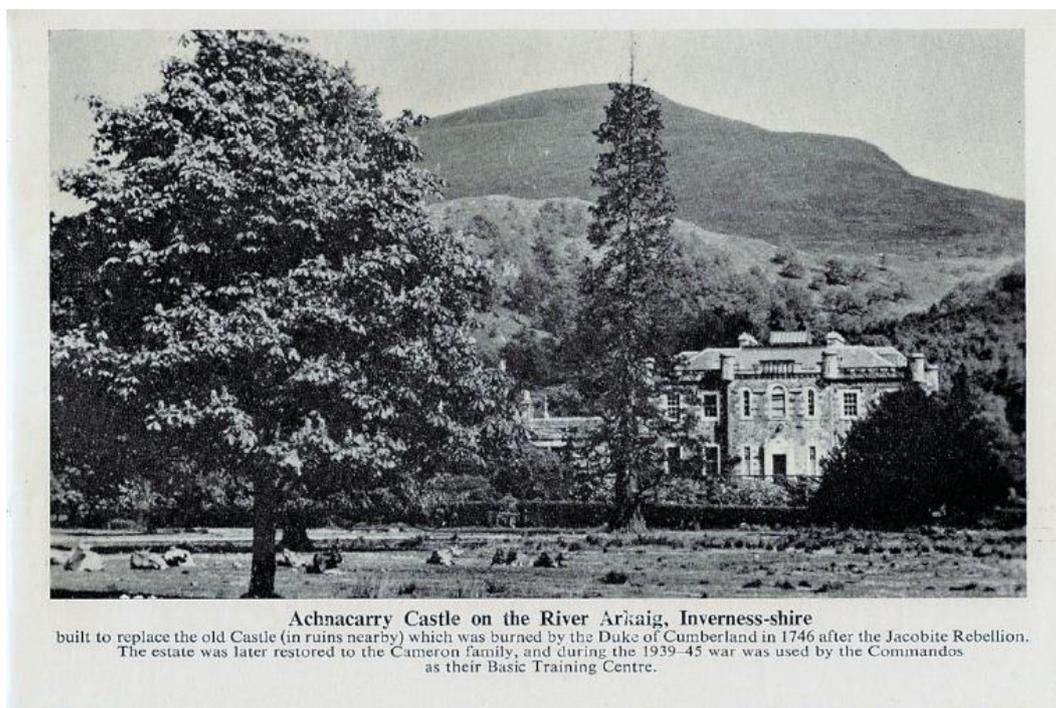
Puis, c'est le rapatriement en France, la démobilisation et le retour à la vie civile.

1942, L'ENTRAÎNEMENT EN ECOSSE ET AU PAYS DE GALLES

C'est au cœur de l'Inverness, à quelques miles de Fort Williams, que se trouve le château d'Achnacarry, propriété de Sir Donald Cameron. Isolé dans le creux d'un vallon, le château semble perdu au milieu des lacs et des bruyères.

Dans ces « highlands » à l'aspect sauvage, l'on se croit au bout du monde. Pourtant, dès 1941, des soldats viennent troubler le calme qui règne sur ce coin de terre écossaise.

En effet, Lord Cameron autorise l'armée à monter un camp d'entraînement sur ses terres, et c'est ainsi, que le château et le camp passent sous l'autorité de la *Special Service Brigade*.



La région accidentée, pluvieuse et froide est idéale pour former et aguerrir les futurs commandos. Le *Commando Depot* est dirigé par un homme qui a commencé sa carrière comme simple soldat : le Lieutenant- colonel C.E. Vaughan (*ci-dessous*).



Sa grande expérience et son sens de la discipline, appliquée avec intelligence, en font un chef écouté et respecté.

C'est dans ce décor pittoresque et grandiose que nous arrivons par un beau jour de printemps de 1942, à Spean Bridge, la plus proche localité du château.

L'instructeur qui nous accueille a l'air bien sympathique. C'est un écossais au cheveu blond, type parfait du montagnard. Il nous prie d'installer les gros bagages dans l'unique camion mis à notre disposition puis nous invite à le suivre à pied jusqu'au dépôt.

Après une vingtaine d'heures passées dans un train non chauffé, nos membres sont plutôt rouillés. Cette première épreuve nous surprend un peu, mais l'instructeur nous met vite dans l'ambiance en réglant lui-même la cadence. Il faut tenir les 9 miles qui nous séparent du camp.



Jean Pinelli

Nous sommes une trentaine de français qui en veulent et pour donner bonne impression, Jean Pinelli, notre chef de section forme les rangs avant d'arriver à la porte du camp que nous franchissons au pas cadencé.

A l'entrée, un cimetière factice attire l'attention. Sur les tombes, des inscriptions rappellent les fautes à ne pas commettre.

A partir de cet instant, les instructeurs du « camp de l'enfer » nous prennent en mains. Ce sont des hommes triés sur le volet par le Lieutenant-colonel Vaughan. De condition physique exceptionnelle, ils dominent, dans tous les domaines, ceux qu'ils ont la charge d'entraîner.

Dès notre arrivée, un officier nous dirige vers notre baraquement afin de nous délester de nos équipements et sans attendre, nous fait visiter les lieux. Le camp ressemble à un immense terrain de sport avec, au centre, le *parade ground* entouré de parcours accidentés, assauts de course, champ de tir etc. Une allée centrale bordée d'arbres rejoint le château.

Avant de nous quitter, l'officier nous donne quelques conseils de routine et un aperçu du programme qui nous attend. Il rappelle que toute recrue peut retourner à son unité d'origine sans qu'on lui pose de questions.

« *Voilà qui commence bien* », me glisse à l'oreille mon ami René Autin.

Notre première nuit à dormir sur les trois planches qui nous servent de lit se passe bien. Soudain, à 06h00, la porte claque brutalement, les cris d'un instructeur nous font sursauter.

« *Tiens, mais c'est blondy* » s'écrie André Allain qui a reconnu l'instructeur venu nous accueillir à Spear Bridge.

L'apprentissage commence, les injures pleuvent : « *Dépêchez-vous bandes de fainéants, come on, get cracking, vous avez trois minutes pour vous habiller* ».

Nous rejoignons le *parade ground* au pas de gymnastique. Ici c'est la coutume, tous les déplacements s'effectuent en courant.

Chaque exercice dure environ 40 minutes, sauf les manœuvres qui varient de un à trois jours. L'entraînement n'est pas monotone, c'est un enchaînement de cours de démolition, de tactiques de dissimulation, de briefing, de lecture de cartes, de camouflage et d'infiltration, de tirs avec armes de tous calibres sur cibles mobiles et immobiles. Les assauts de course sont très pénibles ; par contre, les séances de judo permettent de souffler un peu.

L'aviron se pratique sur le Loch Lochy, et les opérations de débarquements ont lieu sur les rives de ce même lac. Elles se terminent généralement par un assaut à la baïonnette sur un objectif situé sur une crête.

On arrive alors au sommet. Certains tombent complètement épuisés par l'effort, mais il ne faut jamais reculer. Les instructeurs qui nous observent, camouflés derrière des arbres, nous tirent dessus et de très près afin de nous habituer au bruit.

Les fumigènes sont également utilisés. Leurs fumées font tousser, laissant un goût acre dans la bouche.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, la culture physique se pratique torse nu. Les poteaux avec lesquels nous accompagnons nos mouvements nous écorchent les épaules et pèsent lourd.

Je suis entouré de bons copains : Louis Lanternier, notre futur chef de groupe ; un grand gaillard sec et musclé au visage buriné. Il est plus vieux que nous et a eu son baptême du feu à Narvik (Norvège) avec la 19e Demi-brigade de la Légion Etrangère.

André Allain surnommé « *le rouge* » en raison de sa bonne bouille rougeaude. Et René Autin, un gars de Saint Pierre et Miquelon. Moins robuste qu'André, il s'accroche sans se plaindre.



Louis Lanternier

André Allain

René Autin

Dans les assauts de course, nous travaillons en équipe. Une moyenne est établie entre l'arrivée du premier et du dernier et il faut arriver au complet. Notre équipe se complète et nous faisons de bonnes performances.

Sur le champ de tir, les cibles sont copieusement arrosées à une cadence effrénée. On s'entraîne à tirer vite et bien parfois en courant avec le masque à gaz sur le visage. J'hérite d'un *bren gun* (fusil mitrailleur) avec lequel je m'habitue à tirer à la hanche. André me seconde et porte les chargeurs de réserve. René a une *tommy gun* (mitraillette).

Les armes n'ont plus de secrets pour nous. Il y a tir pratiquement chaque jour, suivi du démontage, nettoyage et remontage des armes.

Les exercices à la baïonnette nous effraient un peu. On les exécute au pas de course en hurlant pour terminer dans un rush. Ceux qui figurent l'ennemi éprouvent une terrible sensation en voyant cette horde, aux visages transfigurés par l'énervement, foncer sur eux. Selon l'humeur des instructeurs, il arrive de répéter plusieurs fois ces exercices.

Nous avons une demi-journée de repos par semaine. Nous la consacrons à l'entretien du linge ainsi qu'à la préparation du matériel pour le jour suivant. Parfois le soir, nous avons droit à une séance de cinéma. En général, le film traite d'opérations de débarquement, pour nous initier à la technique des raids.

Au fil des jours, on se sent plus endurcis. Les courbatures disparaissent, malgré les exercices qui vont en s'intensifiant. L'escalade de montagne ne nous plait guère mais il faut y passer.

Nos premiers essais se font à l'aide d'une corde puis sans. Ensuite, nous apprenons à descendre en rappel, par paliers, style alpiniste. Nos instructeurs qui sont de bons techniciens nous facilitent la tâche. Notre groupe s'en tire bien.



Une fois, cependant, René Lossec (*ci-contre*) que je regardais lever sa corde laisse trop de mou et se prépare à descendre. Sans mon intervention, il se serait certainement broyé les os au pied de la falaise. Il revient de loin.

La région d'Achnacarry est pleine d'obstacles naturels tels que les torrents et rivières ; terrain idéal pour former des éléments tels que les commandos qui sont des groupes mobiles. A chaque déplacement, ils doivent porter à dos tout leur matériel et munitions pour être prêts à combattre à n'importe quel moment.

Lorsque la *troop* se trouve bloquée par une rivière ou un torrent, l'officier fait aligner les *toggle ropes* (corde tressée de 1m80 de long, munie aux extrémités d'un œillemont et d'un taquet) que chaque commando porte sur lui.



Trois rangées de *toggle ropes* sont posées sur le sol, taquets dans les œillemonts puis, en travers à chaque longueur de corde. Ensuite, deux bons nageurs se jettent à l'eau pour tirer ce pont de fortune et le fixer de l'autre côté. Il ne reste plus qu'à le raidir de notre bord.

Les pieds sur la corde centrale et les mains appuyées sur les cordes extérieures qui servent de rampes-guide, une *troop* peut passer avec tout son chargement, prête à repousser toute embuscade. Ce pont peut supporter une tonne.

Dans le combat sans armes, les spécialistes nous apprennent des coups que certains appliqueront plus tard, dans des bagarres. La vie, peut-être en raison de la fatigue accumulée, devient bientôt infernale. Les marches rapides sur des chemins caillouteux de montagne nous épuisent, nos pieds saignent, ceux de René Autin sont à vif, il ne dit rien et serre les dents.

Les marches de sept miles (12 kms) doivent être couvertes dans l'heure. Celles de quinze miles (25 kms) en deux heures et dix minutes, avec armes et sacs sur le dos.



Bernard Beux, Cdo du Havre à l'exercice © MTFM

Ceux qui terminent en dehors des temps sont éliminés. Pas de repêchage. Les plus solides s'arrangent pour porter les charges et les armes des trainards. A l'arrivée, les visages sont marqués par l'effort. Certains terminent épuisés, le teint livide et la bave aux lèvres, mais ils sont là.

L'un des parcours le plus impressionnant de ce stage est sans nul doute, le *death ride* (la glissade de la mort). Il s'agit de grimper sur un arbre au sommet duquel est fixée une corde dont l'extrémité est attachée en contrebas de l'autre côté de la rive.

Il faut alors passer le *toggle rope* en double sur la corde et se glisser pour rejoindre l'autre rive. Il arrive que le *toggle rope* se coince au beau milieu de la rivière ou du torrent. C'est ce qui est arrivé à l'un de nous, Brattesani, qui a lâché prise et est tombé au milieu du torrent, sans égratignure, heureusement.

Nous attaquons la dernière semaine par une manœuvre d'une cinquantaine d'heures. Nous sommes supposés rencontrer des « rangers » américains à trente miles du camp, près d'un lac. Le temps est froid et couvert. Dans la montagne, le sol spongieux ralentit la marche.



Le Capitaine Charles Trépel (*ci-contre*) mène la *troop*. Un guide écossais nous accompagne quelque temps puis décroche pour retourner au camp.

La pluie tombe dru, nos uniformes sont à tordre. Nous continuons à marcher d'une allure lente jusqu'à la nuit et nous arrêtons près d'un torrent. Les hommes sont transis de froid et n'ont pas le courage de manger. Trépel passe l'ordre de se protéger au mieux. Louis me demande un coup de main pour installer une tente de fortune.

À l'aide de *pull through* (ficelle de nettoyage pour canon de fusil), nous attachons les *ground sheets* (cirés) ensemble. Les hommes se glissent dessous en se serrant les uns contre les autres pour avoir plus de chaleur. « *Le rouge* » reste avec nous, sans dormir, jusqu'au matin.

A son réveil, Trépel fait le point. Nous sommes perdus. Il n'y a pas de refuge pour s'abriter de la pluie qui ne cesse pas de tomber. Nous n'avons pas d'allumettes, tout est trempé. Impossible de faire du thé pour nous réchauffer.

La visibilité est mauvaise et le sol est bourbeux. Louis prétend que le guide écossais nous a entraînés sur une fausse piste et nous lui avons fait confiance. Une autre menace de lui faire « sa fête » de retour au camp. Trépel les fait taire et prend la décision de diviser la *troop* en deux groupes.

Louis, notre leader, cherche à se repérer. Nous avalons rapidement le reste de nos maigres rations et partons au hasard.

Vers midi, on croit apercevoir un lac au fond de la vallée. Le temps passe et la distance est toujours la même. Ce n'est qu'un nuage bas. Louis infatigable, ne se décourage pas. Nous continuons, silencieux. Le *bren gun* m'arrache l'épaule, « *le rouge* » le porte de temps en temps et, comme moi, il peine.

Nous commençons à désespérer quand soudain, apparait une grosse masse noire qui se précise à notre approche. C'est le château. Oubliant nos souffrances, nous allongeons le pas.

Nous atteignons le camp dans l'après-midi sans avoir rencontré les rangers américains. Un repas nous est donné. Nous l'avalons goulument puis nous nous écroulons sur nos planches jusqu'au matin. Le détachement de Trépel arrive plus tard, peu avant la nuit.

Au réveil, nous percevons à peine la voix de *blondy*. Nous sommes éreintés, crevés.

Cependant, nous nous présentons sur le *parade ground*, grimaçants mais à l'heure.

« *Alors les frenchies sont fatigués !* » nous lance l'instructeur sur un ton ironique.

Nous nous gardons, bien sûr, de faire des commentaires, le camp n'est pas un hôpital. Bien que très fatigués, nous observons les consignes si chères au Lieutenant-colonel Vaughan. Les armes sont astiquées, les chaussures cirées et nous sommes rasés. Ce principe est supposé nous endurcir.

Nous arrivons au terme des quatre semaines. Il est temps ! Nous sommes allés jusqu'à l'extrême limite de nos forces.

C'est le dernier appel du « camp de l'enfer ». Ceux qui ont rempli les conditions exigées pour recevoir le « Béret vert » et les badges « Commando », se rangent de côté. Quant aux autres, découragés, ils retournent à leur unité.



Marcel Raulin. Images extraites du film « *Le commando Kieffer* » © Ecpad, 2019

Une permission nous est accordée. Elle est très appréciée car nous avons grand besoin de détente et de nous retremper dans une atmosphère plus agréable. J'en profite pour visiter Londres.



Le 14 juillet 1942, le général de Gaulle passe en revue les troupes françaises à Londres. Marcel Raulin est à gauche

© Droits réservés

De retour à l'unité, la deuxième phase de l'entraînement nous attend. Nous polissons les exercices appris à Achnacarry. Tous les types d'équipements et d'armes sont revus. Nous venons d'être affectés au n°2 Commando stationné à Ayr, en Ecosse. Son effectif est squelettique, le gros de ses *troops* n'étant pas revenu du raid de St Nazaire.

Le Major Frank commande cette unité. Il nous entraîne normalement afin de nous garder en bonne forme. Bientôt Kieffer, notre commandant, reçoit un ordre de mission pour nous emmener à Criccieth, Pays de Galles du nord.

Les commandos hollandais sont nos voisins, à cinq miles de nous, dans le village de Portmadoc au pied du Snowdon. Le Q.G. britannique occupe Harlech. Les Belges sont à Abersoch, les Norvégiens à Nefyn et les Polonais vivent à Fairbourne.



Nous logeons chez l'habitant. Une somme nous est allouée chaque mois pour payer notre pension.

Un hôtel désaffecté, sur le front de mer, nous sert de Q.G.

Le petit village de Criccieth, cerné par la montagne, la plaine et la mer a un climat doux et sain. Après la rude expérience en Ecosse, c'est le paradis. La guerre semble avoir épargné ce coin charmant. Les bombardements y sont inconnus.

L'Hôtel Llety, QG des Commandos (2014) © Noël Rabouhans

Nous passons une période agréable que nous apprécions.

Kieffer, Trépel et Vourc'h ne nous ménagent pas. L'entraînement, moins pénible que celui d'Achnacarry, reprend de plus belle. Les marches forcées sont monnaie courante. Le cross matinal se termine invariablement à la mer.



*En marche à Llanystumdwy, petite village à 3 km de Criccieth :
Francis Vourch', Commandant Kieffer et Charles Trépel © Musée de tradition des fusiliers marins*

Nous escaladons fréquemment le vieux château de Criccieth, le Snowdon : la plus haute montagne du Pays de Galles, est toute proche. Alors que notre condition physique est au summum, nous effectuons une longue marche jusqu'au sommet du Snowdon et retour.

La *troop X* composée de juifs allemands et autrichiens, plus entraînée que nous, détient le record de cette marche. Elle boucle la distance en partant d'Harlech, soit 85 kms, en 17 heures 30, dont 3 heures de repos au sommet du Snowdon.

On se familiarise avec le matériel de démolition, les mines et les *boobytrap*. Les plus habiles sont envoyés en stage de perfectionnement pour se spécialiser.



Criccieth. Louis Lanternier traverse un toggle rop bridge. Marcel Raulin attend son tour (de profil, second à droite)

© Musée de tradition des fusiliers marins

Je suis muté à Harlech avec trois autres compagnons de la *troop* pour suivre un cours de démolition. A la fin du stage, nous arrivons à travailler l'explosif avec des délais de mise à feu de quatre secondes. C'est dangereux mais passionnant !

Le sport et le judo nous détendent. Pinelli le chef de section nous apprend les rudiments du rugby et les placages. Les villageois, qui nous ont vite adoptés, viennent quelquefois en spectateurs. Ils sont sympathiques mais, tout à une fin.

Nous quittons définitivement cette région pour nous rendre à Eastbourne, dans le Sussex où le n° 10 Interallied Commando se regroupe.



Au bord de la plage à Criccieth : Pierre Boccadoro, André Allain, Marcel Raulin et Félix Magy (?) © Monique Joly

EASTBOURNE, 1943

Eastbourne, petite ville balnéaire du sud-est de l'Angleterre a un joli front de mer. De nombreux immeubles sont occupés par l'armée. L'uniforme kaki domine partout et c'est ainsi tout le long de la côte sud. Des mouvements de troupes s'opèrent sans discontinuer. L'armée s'organise et se prépare pour le second front.

Le quartier général du n°10 Interallied commando est un grand édifice situé non loin de la gare au fond d'une large avenue bordée d'arbres. Le Q.G. est entouré d'un grand parc qui nous sert de *parade ground*.



Les commandos français à l'exercice à Eastbourne © Coll. Mickaël Grinié - Benjamin Massieu

Le Commando se compose de huit *troops* : -deux françaises - une norvégienne - une hollandaise - une belge - une polonaise - une yougoslave et la *troop* 3 qui réunit des antinazis, juifs pour la plupart, Allemands, Autrichiens, Hongrois et Tchèques.

Le Q.G. est entièrement britannique. Notre chef est le lieutenant-colonel Lister.

Les rivalités nationales jouent un rôle néfaste entre les *troops* à l'entraînement.

Dans les marches forcées, chaque *troop* redouble d'ardeur pour faire mieux que sa rivale à tel point que les hommes se passionnent à ce jeu. Les manœuvres deviennent dangereuses et il arrive que de petites bagarres éclatent. Avec les hommes du capitaine Lofi qui viennent d'arriver, nos deux *troops* (françaises) sont maintenant au complet.

Nous logeons chez l'habitant dans le vieux quartier d'*old town*.

Pierre Tanniou et moi habitons chez un pasteur sympathique et jovial. Sa femme nous traite comme ses fils. René Autin et « *le rouge* » sont plus loin chez les Gaitskell, un couple charmant.

Déjà, le souvenir de Criccieth s'estompe.



Pierre Tanniou

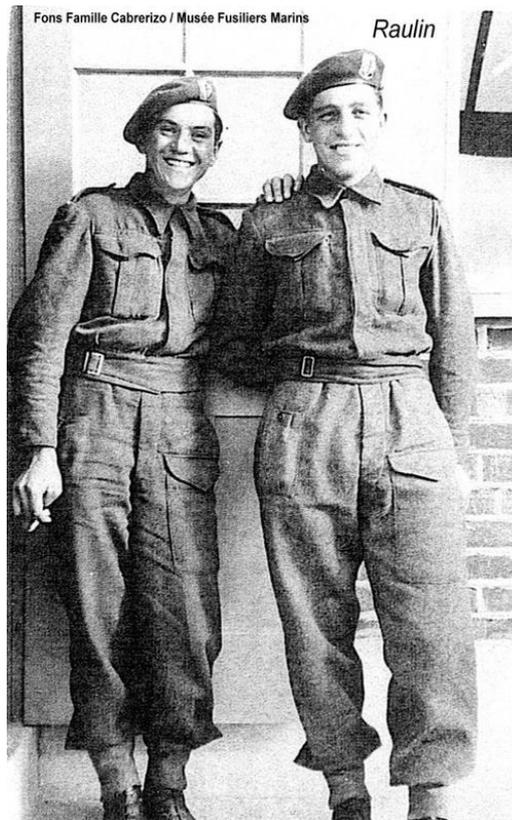
Chaque jour, en fin de matinée, l'aviation ennemie nous rend visite. Un midi, alors que nous revenons de l'exercice, un avion allemand arrose la rue en enfilade puis disparaît derrière la colline.

Pierre n'a que le temps de reculer vivement : « *Regarde, Marcel, c'est fort de sel ! une bande pleine de balles de mitrailleuses qui nous tombe dessus !* » « *Portons-les donc au pasteur, il les gardera en souvenir !* » « *C'est une bonne idée, Marcel, ça enrichira sa panoplie* ».

Notre pub habituel est le *Lamb Hotel*. Il nous arrive parfois d'aller plus haut au *Tally Ho* ou au *Drive Hotel*. On joue la tournée de bière au jeu de fléchettes.

Les meilleurs se mesurent aux chevrons du civil. Les soirées se terminent généralement au fish & chips d'en face. C'est souvent complet car c'est le seul endroit où l'on trouve des frites.

L'heure de fermeture des pubs vaut son pesant d'or. Vers la fin de la soirée, les chants à la mode battent leur plein, on entend soudain la voix du barman crier le *time please* (fermeture). S'ensuit une ruée au comptoir pour commander les derniers verres, au milieu des airs populaires tels que : *Bless them all, Roll out the barrel, Rose of tralee* etc. ; puis c'est la sortie et chacun reprend le chemin de la maison à travers les rues noires de la ville.



Avec Olivier Gouriou © Musée de tradition des fusiliers marins

Comme à Londres et dans les grandes villes anglaises, les sirènes d'alerte résonnent lugubrement à intervalles irréguliers. Les habitants, très disciplinés, se rendent aux abris dans le calme. Les alertes sont plus ou moins longues, diurnes et nocturnes aussi. Lorsque les sirènes annoncent le *all clear*, c'est un soupir général.

Un jour, René me lance à brûle pourpoint :

« C'est étrange, tu n'as pas l'air de tellement apprécier les sirènes ? Aurais-tu peur à ce point ? »

« Pourquoi me demandes-tu cela ? Tu l'aimes toi ce bruit sinistre ? »

« Non pas spécialement ; mais j'ai remarqué que dans ces moments-là, tu deviens subitement silencieux et tu n'es plus avec nous ! »

« Oui, c'est possible, et il y a évidemment une bonne raison »

« Laquelle ? »

« Cela date de l'automne 1941 à Portsmouth »

« Lors des grands raids aériens de septembre ? »

« Oui pendant la période où les fridolins venaient par vagues de trois ou quatre cents avions larguer leurs bombes sur l'arsenal, la ville, le port et notre vieux « Courbet » qui assurait la défense de l'arsenal. Ce soir-là, je manque la dernière vedette et ne pouvant rejoindre le bord, je reviens en ville pour prendre une chambre au « Y.M.C.A ».

L'alerte avait résonné depuis un bon moment. Soudain, j'entends le sifflement d'une bombe. Je fonce et me retrouve dans l'entrée d'un cinéma. Un chapelet de bombes vient de s'écraser au sol et l'une d'elles est tombée tout près du cinéma dans un grondement effroyable. Je vois des flammes, j'entends des cris. Un couple s'enfuit en hurlant. Une femme tombe à mes pieds, tuée sur le coup. Le sang coule doucement d'une plaie à la tête causée par un éclat. Sa petite fille qui vient de se relever se met à crier : « Mum, mum ». Je suis ébranlé et ne sais que faire. La sueur me perle au front, je tremble. L'enfant pleure et continue d'appeler sa maman qui hélas ne reviendra plus. »

« Et qu'as-tu fait ? »

« Je l'ai prise dans mes bras pour essayer de la consoler. De son doigt elle me montrait sa maman allongée sur le sol. Je me souviens lui avoir dit « your mum is asleep, dear » (ta maman dort). Ses yeux étaient remplis de larmes, elle me faisait beaucoup de peine. Je ne pouvais cependant pas rester ainsi et, profitant d'une accalmie, je l'ai confiée à un responsable de la défense passive et je suis parti. »

« Tu as bien fait Marcel. N'y pense plus, nous verrons certainement pire. »

Toute la partie sud-est de l'Angleterre regorge de troupes. Les Canadiens stationnent dans la région de Brighton. Un régiment d'*Irish Canadians* prend ses quartiers à Eastbourne.

Ce sont des gaillards pleins de force, genre bûcherons. Des rumeurs circulent qu'ils imposent leur loi partout où ils passent. Nous ne tardons pas à nous en apercevoir.

Du *Drive Hotel* au *Lamb Hotel*, nous nous tenons sur nos gardes. Un soir alors que nous sommes attablés, un canadien s'approche de nous et avec l'accent caractéristique des canadiens français nous conseille de vider nos verres et de quitter les lieux. Il est visiblement saoul. Pierre qui se tient à ma droite ne peut se contenir plus longtemps et s'écrie : *« C'est une provocation, il nous prend pour des dégonflés »*, puis s'adressant au canadien, il lui dit : *« Nous avons payé nos consommations et nous partirons selon notre bon vouloir. »*

Le canadien sur un ton brutal nous rétorque que si nous ne suivons pas son conseil, il ne répond pas de la casse puis retourne avec ses amis. Pendant que l'un de nous part chercher du renfort, nous surveillons nos Canadiens du coin de l'œil. *« Ils sont beaucoup plus nombreux que nous me susurre René, et de plus nous avons à faire à des mastodontes. Ça va chauffer ! »*.

Il ne croyait pas si bien dire. Une bouteille de bière lancée dans notre direction éclate à nos pieds. La réplique ne se fait pas attendre, nous les bombardons avec tout ce qui nous tombe sous la main.

La bagarre se poursuit sur le trottoir. L'obscurité nous favorise et de plus, les renforts arrivent. C'est une mêlée générale.

Des copains armés d'un court manche de pioche individuel, d'autres se servant de la crosse de leur « colt 45 » tapent tant qu'ils peuvent. Les *bobbies* n'interviennent pas et regardent discrètement le déroulement de la bagarre. Le bilan est lourd pour les Canadiens : une douzaine de blessés. Chez nous quelques écorchés sans gravité.

La leçon porte ses fruits et le calme revient dans *old town*. Quelques jours plus tard, nous apprenons que les Norvégiens avaient reçu leur visite. Au cours d'un bal au Winter Gardens, une bagarre éclata provoquée, une fois de plus par les Canadiens. Les Norvégiens, peu nombreux et qui ne s'y attendaient pas, ont trois blessés légers.

Sur réclamation du Colonel Lister, le régiment des *Irish Canadians* est consigné puis part pour le front d'Italie au grand soulagement de la population d'Eastbourne.

D'autres petites bagarres éclatent entre unités. Il faut dire que nous sommes en 1943 et que les soldats saturés d'entraînement, attendent l'action avec impatience. Des ordres et des contre ordres arrivent. Des rumeurs souvent fausses fusent de partout. Nous touchons des équipements coloniaux.

Tout le monde s'affaire au Q.G. pour mettre le matériel et les équipements dans des grandes caisses, prêtes à partir.

On parle d'Italie, ce n'est qu'une fausse alerte.

Peu après un ordre, officiel cette fois, arrive. Nous changeons de localité pour aller plus à l'ouest à Seaford près du petit port de Newhaven. Là, un travail différent nous attend. Entraînement de nuit par petits groupes, usage de la boussole, du compas marine et des cartes. La nuit devient bientôt notre domaine ; le silence est de rigueur. Dans les manœuvres de nuit contre les troupes régulières nous faisons merveille. Lors de l'attaque du château d'Hastings, et malgré le voisinage truffé de sentinelles et de patrouilles, nous réussissons à atteindre, l'entrée du château sans être repérés.

De Seaford, nous déménageons à Newhaven toujours plus à l'ouest. Les petits groupes sont définitivement formés et chaque équipe a un *dory* à sa disposition lequel est muni d'un moteur silencieux. Nous travaillons avec une flottille de M.T.B. (vedette lance-torpilles).

Les équipages sympathisent rapidement avec nous. Ils sont, comme nous, gonflés à bloc.

Les exercices de jour comme de nuit sont fréquents. Il n'est pas rare de sortir en mer pour manœuvrer le *dory*, le mettre à l'eau, débarquer à un point donné au pied des falaises, nombreuses sur la côte du Sussex, puis de rembarquer, hisser le *dory* à bord de la M.T.B et retourner à la base dans un minimum de temps.



Une Motor Torpedo Boat ©combinedops.com

Hormis le radio, notre groupe, dirigé par Pinelli, est entièrement français. D'autres sont à participation britannique. Nous prenons vite l'habitude de cette nouvelle technique et bientôt nous effectuons des déplacements dans d'autres ports, à Rye puis à Douvres.

A Douvres, l'entraînement se fait sur une petite barge de débarquement. C'est nouveau pour nous mais il faut se faire à tout. Je loge dans une famille avec René. Le rouge et Louis habitent à proximité.

De nombreux immeubles portent les traces des bombardements. Les canonnades en provenance de Calais font partie du quotidien mais la population ne s'en s'inquiète pas. « *C'est la guerre* », disent-ils.

Notre séjour à Douvres ne s'éternise pas et nous rejoignons Newhaven., de même que les autres groupes disséminés dans le sud.

Le commando au complet part en train vers le nord-est de l'Ecosse. Deux jours de voyage.

C'est alors que nous prenons contact avec le Lieutenant-colonel Robert Dawson commandant le n°4 Commando. Il ne cache pas sa joie de voir des Français intégrés dans son unité.



*Lieutenant-Colonel Dawson assis, Pierre Amaury, Alexandre Lofi, Ronald Menday, Philippe Kieffer et Guy Vourc'h
Publié dans la brochure « Accord » par les Britanniques. Collection famille Kieffer*

La région grouille de soldats. Le navire sur lequel nous embarquons rallie le convoi qui attend en rade. Nous restons en mer deux longues journées et, à l'aube du jour suivant, après une préparation d'artillerie formidable, nous débarquons dans une eau glaciale. Les plus petits ont de l'eau jusqu'aux narines. Le froid est vif. Nous restons mouillés pendant les trente heures que dure la manœuvre puis nous repartons de Nairn en direction de notre nouvelle base de Bexhill-on-Sea.

Les deux *troops* françaises stationnent à Sidley, à la sortie de Bexhill.

L'entraînement reprend de plus belle et le moral remonte, c'est bon signe.

Le n°4 Commando franco-britannique reçoit tout l'équipement et les armes nécessaires à une unité prête à partir en action.

On parle beaucoup du second front. Nous ne sommes pas surpris car la gigantesque manœuvre de débarquement à Nairn, dans le nord-est de l'Ecosse, n'est que la réplique du grand coup qui se prépare.

1943, LES RAIDS

A la suite des raids de grande envergure lancés sur la Norvège, la *special boat section*, sous le contrôle du chef des opérations combinées, se voit renforcée par un détachement du n°10 Interallied Commando commandé par le Lieutenant- colonel D.S. Lister.

Ces hommes qui sont tous originaires des nations occupées par l'ennemi, ont la haine du nazisme. Leur connaissance du continent est un facteur important pour mener à bien ces petits raids, lesquels, dès 1942 vont en s'intensifiant.

Les Norvégiens partent renforcer le n°12 Commando qui continue à effectuer des reconnaissances sur la Norvège. Les Autrichiens et les Allemands utilisés pour interroger les prisonniers rendent des services appréciables, ce qui ne les empêche pas de participer à des missions en territoire occupé.

Un travail spécial est attribué aux autres *troops*. Les polonais et les belges sont désignés pour l'Italie. Les Hollandais vont en Indonésie et les Yougoslaves rejoignent leur pays, dans la résistance.

Les *troops* françaises, passent sous la direction de la *Layforce II*.

Une série de dix opérations leur est confiée.

Les tactiques nouvelles n'ont rien à voir avec celles des raids classiques tel Dieppe – auquel plusieurs d'entre nous participent le 19 août 1942. Lors de cette grande opération, le sergent-chef François Baloche, attaché à la *troop* du n°4 Commando se distingue dans l'assaut à la baïonnette de la batterie de Varengeville. Le sergent Louis Moutailler est tué. Le caporal Maurice César fait prisonnier, réussit à s'échapper du wagon dans lequel il est enfermé en arrachant un coin du plancher. Il rejoint le commando en Angleterre, après être passé dans un camp d'internement espagnol ⁷.



François Baloche

Louis Moutailler

Maurice César

Notre nouveau travail a pour but de ramener des prisonniers, si possible, et d'obtenir des renseignements sur les dispositifs ennemis. Chaque homme a sa part de responsabilités, les cartes et les maquettes sont étudiées ensemble. Ces missions délicates sont fonction de la lune et de la marée. La nuit doit être noire et l'état de la mer satisfaisant. Au-dessus de force 3, il est pratiquement impossible de réussir.

Bénouville

Tel est le cas du groupe Pinelli dont je fais partie et qui a pour mission de débarquer entre le rocher Guillemot et la Valleuse du Curé, à Bénouville, près d'Etretat. Pendant trois nuits consécutives, la M.T.B nous transporte devant la côte française. Le mauvais temps nous fait, chaque fois rebrousser chemin. Une quatrième tentative est décidée. Nous projetons d'escalader la cheminée B, qui semble la plus facile, mais le ressac trop violent au pied de la falaise, nous refoule. Nous retournons, écœurés, à la M.T.B.

⁷ En réalité, Maurice César a traversé la frontière espagnole avec l'aide du réseau d'évasion Comète, et a été rapatrié en Angleterre via Gibraltar (Noël Rabouhans)

Ile anglo-normande de Serk

Le groupe de Pierre Boccadoro joue de malchance. Traversant un champ de mines dans l'île de Serk, deux hommes sont mortellement touchés. Mon ami Maurice Le Floch s'en tire.

André Dignac, dit « Tarzan » ne peut être ramené ⁸.



Pierre Boccadoro



Maurice Le Floch



André Dignac



Robert Bellamy

Ile anglo-normande de Jersey



Ayant rempli sa mission avec succès, le groupe du lieutenant Léopold Hulot (*ci-contre*) essuie un tir de mitrailleuses ennemi, il revient avec un mort et deux blessés.

Gravelines (Nord)

Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1943, pendant que le monde entier fête Noël, Pierre Wallerand et son groupe ont l'ordre d'explorer la plage de Gravelines près de Dunkerque.

A 2h30, la M.T.B. arrive sur le lieu de débarquement. L'équipe prend place dans le *dory* et met le cap vers la terre. Au moment de débarquer, l'embarcation se retourne, noyant le moteur. Deux des hommes ramènent le *dory* le long de la M.T.B. Une fois le *dory* vidé et le moteur épongé, il est impossible de le remettre en marche.



Pierre Wallerand

L'heure tourne. À terre, Wallerand et les autres s'impatientent. Ils envoient des signaux à l'aide d'une torche bleutée afin que l'on vienne les chercher. Le *dory* réussit à repartir et disparaît. Tout semble normal. Cependant, quelques minutes plus tard, le radio de la M.T.B. capte le mot code *maroon*, message qui provient du S phone dont chaque *dory* est équipé. Le signal signifie que le *dory* est en difficulté, coulé ou détruit.

La M.T.B. s'approche de la côte. Il n'y a que cinq à six pieds d'eau sous la quille, elle ne peut aller plus loin par crainte de s'enliser. L'équipage sur le qui-vive perçoit des voix, trois ou quatre peut-être, puis des cris. Ce sont les hommes de Wallerand qui tentent de revenir à la nage. Des filets rapidement gréés sont jetés à l'eau mais c'est inutile, les nageurs ne peuvent plus lutter contre la marée et rebroussement chemin.

⁸ Deux commandos sont morts pour la France à Serck : André Dignac et Robert Bellamy.

L'aube approche. A 6h30, la M.T.B. est contrainte de rentrer pour ne pas être repérée par les *E boats* allemands qui veillent le long des côtes.



De retour à la plage, à l'exception de leur chef Wallerand qui n'a pu résister au froid et a coulé à pic, les hommes, dont Joseph Madec, traversent un champ de mines et se cachent dans une maison en bordure de Gravelines. Ils se dirigent ensuite vers une ferme pour être mieux protégés et apprennent que les deux Anglais de leur groupe sont capturés. La chasse à l'homme commence. Le fermier, un brave homme, les met en sécurité dans un four à chicorée, et leur donne de quoi se vêtir. Malheureusement, les vêtements sont trop petits pour eux.

Le groupe décide de se séparer afin que chacun tente sa chance. Madec part sur Amiens où il espère retrouver sa tante. A son arrivée, une mauvaise surprise l'attend, la maison est rasée par les bombardements. Ne pouvant rester ainsi à errer, il prend le train pour Paris. Il retire ses vêtements civils déchirés et trop minables et remet, son *battle dress* sale, qui a meilleur aspect, et arrive dans cette tenue à la gare du nord. Des soldats allemands le croisent sans remarquer son uniforme mais, il ne s'éternise pas et saute dans le métro en direction de la porte d'Orléans. Quelques jours plus tard, il essaie de passer en Espagne et est refoulé.

Madec ne désarme pas et rejoint Kernével en Bretagne où il dirige un groupe de saboteurs⁹. Il reçoit des armes d'Angleterre et bientôt son groupe se gonfle à 130 hommes. Au cours d'une bataille rangée, ils tiennent tête à 700 Allemands.

A la suite de cette action, les résistants se dispersent. Plus tard, le groupe se reforme pour prendre part à la libération de Concarneau.

Après une odyssée de neuf mois, Madec nous retrouve à Arromanches. Ses camarades Pourceleau et Navault sont également saufs, mais restent en France. Quant à Albert Meunier, arrêté à Paris et incarcéré à la prison de Fresnes, il reste muet. Condamné à mort, il réussit néanmoins à s'échapper et nous rejoint sur le front de Normandie. Sa maigreur est telle que nous le reconnaissons à peine.

Scheveningen (Pays-Bas)



L'un de nos raids se termine en tragédie. En janvier 1944, par une nuit glaciale, le capitaine Charles Trépel (*ci-contre*) et six hommes quittent Great Yarmouth pour effectuer une mission au nord de Scheveningen (un petit port de pêche près de La Haye en Hollande).

L'opération se déroule normalement jusqu'au point de débarquement. Soudain des fusées éclairantes éclatent juste au-dessus de l'endroit où les hommes ont mis pied à terre. Des cris s'élèvent, puis plus rien. Après une longue attente, Bougrain et le radio restés sur le *dory*, regagnent la M.T.B.

Ce n'est qu'en juin 1945 que les six corps sont retrouvés enterrés dans le voisinage et identifiés. Pour nous, leur mort reste un mystère qui n'a jamais été élucidé.



Biville (Manche)

Le 26 décembre 1943, le groupe du capitaine Francis Vourc'h (*ci-contre*), alors lieutenant, débarque à Biville (Manche). Son travail consiste à repérer et étudier le système de construction des éléments métalliques antitanks défenses principales de cette plage. Ils emportent quelques échantillons dans des sacs pour expertise. Des troupes d'assaut de l'armée américaine débarqueront sur cette plage le 6 juin 1944.

⁹ Jean Madec trouve refuge dans la ferme de Trolan, à Kernével, chez les familles Créo et Mazéas. Il entre alors au sein du mouvement Vengeance, avant de devenir membre du mouvement Vengeance. Il fut membre du bataillon Mercier sur le secteur de Rosporden. Responsable du corps franc Léon, il participe notamment aux combats de Kernabat (Scaër), Quillien (Tourc'h), Rosporden, Concarneau et Lorient.

Middlekerke (Belgique)



Paul Chausse

Le groupe du lieutenant Chausse approche à 1500 mètres de la côte belge, à Middlekerke, près d'Ostende. La houle grossit. Le moteur tourne au ralenti pour ne pas prendre trop de risques. Au moment où les commandos vont se glisser dans leur dinghy, l'un d'eux entend le bruit caractéristique d'un « E boat » qui vient dans leur direction. Ils remontent rapidement dans le *dory* et retournent à la M.T.B. Il est temps, la mer moutonne autour d'eux, et, sans cette rencontre imprévue, le *dory* n'aurait jamais pu rejoindre.

Le bilan de ces opérations est lourd en perte d'hommes. Deux groupes entiers ont disparu.

La fièvre des raids tombe. C'est bon signe : le *D Day* (jour J) du second front prend forme. L'entraînement reprend au n°4 Commando jusqu'en mai ; puis la dernière phase de notre entraînement se poursuit dans un camp, quelque part dans le sud-est.

Nous sommes coupés du reste du monde, au secret.

Les portes ne s'ouvrent que le 5 juin 1944 pour embarquer avec la 1ère Special Service Brigade, dans les navires et barges qui vont nous mener en France.



*1943. en haut : Roger Leautic, Jean Errard
Gabriel Loverini, Marcel Raulin, Helios Cabrerizo, Joseph Fernande (?) © Monique Joly*



Avril 1944. Mariage de Joyce Weller et de Marcel Raulin à Lewes © Monique Joly

6 JUIN 1944, COLLEVILLE-SUR-ORNE

Avec la 1ère Special Service Brigade

Détachés avec la 2ème armée britannique, les commandos sont répartis en deux brigades : la 1ère Special Service Brigade et la 4ème. Leur rôle : débarquer à l'extrême gauche de la 2ème armée, laquelle a, à sa droite, la 1ère armée américaine.

La 1ère Special Service Brigade, sous les ordres de Lord Lovat, groupe les 3, 4, 6 commandos ainsi que le 45e Royal Marine Commando. Elle a pour mission de nettoyer la ville de Ouistreham située à l'embouchure de l'Orne puis, avancer en profondeur afin de faire jonction avec les éléments de la 6e Airborne division parachutés plus tôt dans la nuit du 5 au 6 juin pour capturer les ponts de l'Orne et son canal à Bénouville et Ranville puis, assurer la protection du flanc gauche de l'invasion.



Lord Lovat, à droite du lieutenant-colonel Vaughan © Droits réservés

Quant à la 4ème Special Service Brigade, elle a pour objectif de débarquer un peu plus à l'ouest, dans la région de Lion sur Mer et occuper plusieurs villages côtiers dont Luc sur Mer, Langrune sur Mer et Saint Aubin sur Mer, puis avancer vers l'intérieur pour enlever un point fortifié près de la station radar de Douvres.

Le n°47 Royal Marine Commando a la lourde tâche d'attaquer et de prendre le port de Port-en-Bessin.

Le n°4 Commando franco-britannique, doit réduire au silence une batterie de défense côtière pour permettre à la 1ère Special Service Brigade de débarquer dans les meilleures conditions.

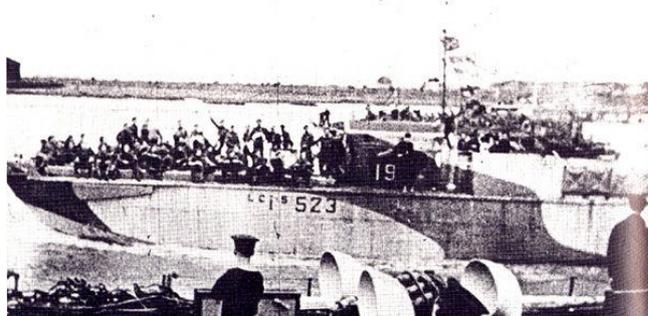
A l'approche du DDay, le moral de la brigade est au plus haut.

Dans l'après-midi du 5 juin 1944, le n°4 Commando embarque à Spithead. Il fait un temps splendide. Une petite brise souffle par intermittence faisant vibrer les arbres touffus qui bordent la route menant à l'appontement.

La verdure de l'île de Wight est magnifique mais l'armada, hérissée de canons, que l'on aperçoit en rade, nous rappelle vite à la réalité.

Une longue file d'ambulances garées sur le côté droit de la route nous donne froid dans le dos.

Nous appareillons vers 21 heures au son des cornemuses de Lord Lovat. C'est émouvant. On ne peut y croire, quatre années pour vivre ce moment-là, c'est unique.



Départs des LCI 527 (troop 1) et LCI 523 (troop 8) qui transportent les commandos français vers Colleville © Imperial War Museum

Chacun s'installe dans son petit coin pour la nuit. Quelques bavards discutent encore puis c'est le grand silence. Les plus calmes reposent, les autres, comme moi, pensent à ceux qui restent derrière. Marié à une anglaise de Seaford, je suis papa d'une jolie petite fille Monique, née le 23 février, âgée de trois mois au moment où le commando quitte Bexhill-on-Sea pour rejoindre le camp de la dernière étape avant la grande aventure. J'emporte avec moi l'image de Joyce, ma femme, portant Monique dans ses bras, me disant aurevoir les yeux remplis de larmes, mais courageuse.

Beaucoup d'images me reviennent ainsi durant la nuit.

Le 6 juin au matin, les commandos qui n'ont pas oublié les consignes du Colonel Vaughan, sont lavés, rasés et prêts au combat.

A 8h20, le n°4 Commando, commandé par le Lieutenant-colonel R. Dawson, débarque à la Brèche (Riva Bella), à l'ouest d'Ouistreham et trouve, cloués sur place, des éléments de la 8e Brigade d'infanterie qui ont pour mission de détruire les défenses ennemies installées sur la plage. Un feu nourri les empêche d'avancer.

Le n°4 Commando s'élance à l'attaque, à travers la mitraille. Des obus de mortier éclatent de toutes parts, même sur l'eau, touchant au hasard. Des hommes s'affaissent. La *troop* de tête réduit au silence un *pill box* (casemate).



Sur la plage de Colleville-sur-Orne © Imperial War Museum

Sitôt les deux coupées de la barge lancées, les *troops* françaises se ruent en avant. Par malheur, un obus frappe de plein fouet les deux coupées par le travers projetant des hommes à la mer.

C'est notre tour. Nous sautons derrière le grand Louis avec tout le barda et les armes à la main. L'endroit est assez profond et nous avançons en danseuse. Les mitrailleuses crépitent, les balles ricochent sur l'eau et les mortiers pètent faisant un carnage dans nos rangs.



Sur la plage de Colleville-sur-Orne © Imperial War Museum

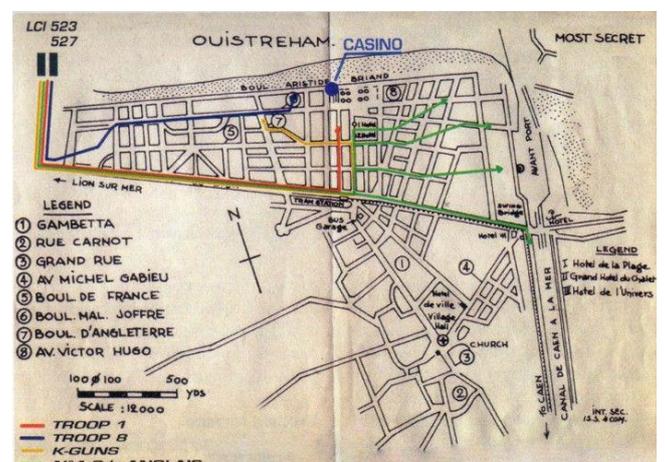
Tous les officiers de notre *troop*, la n°1, sont hors de combat ; c'est catastrophique. Pierre Tanniou se déleste de son lance-flammes portatif, encombrant et dangereux.

Nous fonçons vers un pan de mur pour prendre abri. Derrière nous, Vourc'h, Pinelli et bien d'autres sont allongés sur la plage blessés ou morts.

Je suis saisi de tremblements nerveux. J'urine dans mon pantalon. Je veux parler mais aucun son ne sort, ma gorge est nouée, la réaction sans doute. J'essaie, en vain, d'allumer une cigarette, mais elles sont mouillées ainsi que les allumettes.

Ne voyant pas d'officiers alentour, Louis prend le commandement du groupe. Nous avançons à travers une brèche faite dans les barbelés.

Le *bren gun* à la hanche, j'envoie quelques rafales et nous poursuivons notre chemin en direction du casino de Riva Bella (Ouistreham). Nous arrivons les premiers sur les lieux et grimons prendre position au deuxième étage d'une maison face au casino, bien en retrait du balcon. Un canon, installé sur la terrasse du casino ouvre le feu sur nous¹⁰. Nous ripostons aussitôt et gênons sérieusement les servants de la pièce.



© Droits réservés

¹⁰ Emile Renault est tué à la fenêtre de la maison par un obus de ce canon

Nous en voyons tomber, mais d'autres remontent aussitôt.

Un tank D.D. vient se placer tout près du mur de béton pour nous épauler et envoie plusieurs obus sur le casino. Louis qui juge notre présence inutile maintenant, donne le signal de décrocher.



Il est temps car des mitrailleuses ennemies d'un *pillbox* juché au sommet d'un monticule situé à notre droite nous ont repérés et nous arrosent. Une balle du calibre de la 13MM2 française s'écrase derrière moi. René Lossec qui se trouve à proximité a eu chaud.

A la sortie de l'immeuble, les balles passent en sifflant. Il est difficile de contrôler les départs. Impossible de bouger.

René Lossec

En face, le *pillbox* nous laisse l'impression d'être fortement défendu. On entend les rafales de plusieurs mitrailleuses qui arrosent copieusement la section de *K guns* (mitrailleuses légères de modèle récent à cadence très rapide) du lieutenant Amory et la *troop* du capitaine Lofi, paralysant momentanément leurs mouvements.

Louis, qui a compris le danger, n'hésite pas une seconde et se rue à l'assaut de la position ennemie. Nous nous retrouvons à cinq derrière une murette. Il y a là : Louis Lanternier, René Autin, André Allain, Pierre Tanniou et moi-même. René Lossec qui n'a pu démarrer à temps est bloqué par le tir des armes automatiques.

Munis du foulard de reconnaissance, de couleur jaune, que nous agitions de temps à autre pour être reconnus par les nôtres, nous avançons par bonds successifs comme à l'entraînement.

Toujours en tête, Louis s'élançe et saute dans un énorme trou de bombe. Nous l'imitons.

Autin, Allain puis Tanniou passent. Quant à moi, avec le *bren gun* et quatre chargeurs pleins, je trébuche et glisse au fond du trou dont le sol sablonneux et détrempé fait ventouse. Je suis en mauvaise posture, la sensation est désagréable. Je reste ainsi quelques minutes, cherchant à me dégager de cette position.

Aspiré à mi-corps et offrant une superbe cible aux allemands, je n'ose appeler à l'aide.

René Autin qui se rend soudain compte de mon absence se retourne et m'aperçoit. Il fait signe à Allain et ensemble, réussissent à me tirer de cette fâcheuse position.



Marcel Raulin, Bernard Allain, René Autin © Marie-France Couespel-Autin

Nous voici aspergés de partout. Nous avons l'impression que les copains nous tirent dessus. Nous reprenons le tir sur le *pillbox*.

Soudain, à notre grande stupéfaction, les Allemands cessent le feu. Est-ce une ruse ?



Nous contourons le monticule pour les surprendre et les voilà qui descendent de leur abri, les bras en l'air.

A l'affût derrière une voiture, Marcel Derrien et Nicot viennent en renfort pour réceptionner les prisonniers.

Il y en a une bonne douzaine que nous ramenons vers la plage.

Marcel Derrien

La bataille du casino est maintenant terminée pour nous.

Il faut aller récupérer nos havresacs laissés en arrière pour l'assaut.

Pendant ce temps, le reste du n°4 Commando suivant les renseignements que lui a donné un vieux résistant, le père Lefèvre, avance en direction d'une batterie. Des points forts sont repérés. L'attaque est violente, la garnison allemande se défend farouchement. Des allemands, dissimulés dans les blockhaus s'accrochent. Des tirs de notre marine atteignent leur but. Les emplacements de canons de la batterie sont en partie endommagés et ce n'est qu'au prix d'un dur corps à corps que les commandos enlèvent la position.

On peut voir des infirmiers britanniques et allemands travailler en coopération pour donner les premiers soins aux blessés.

Sur la plage, le 2e Bataillon des Yorkshire fait une opération de nettoyage. Des corps, dont certains ont la tête, les bras ou les jambes arrachés, jonchent le sable.

Le colonel R. Dawson blessé pour la deuxième fois, cède le commandement au major R.P. Mondy.

Le n°4 Commando se regroupe près d'un parc. Nos blessés sont allongés sur le gazon et attendent d'être rapatriés en Angleterre.

Le capitaine Robert Lion, notre docteur, vient de se faire tuer en portant secours à Paul Rollin touché à la tête et au bras et qui agonise. Le pauvre a reçu deux balles en pleine tête.



Robert Lion



Paul Rollin

La *troop* Lofi et la section des *K guns* qui se trouvent plus à gauche du casino nous rejoignent à leur tour et le commando s'enfonce vers l'intérieur. Nous passons devant de nombreux cadavres allemands. Nous évitons de les déplacer car certains sont piégés. L'ennemi pose des *booby traps* sous les corps et ailleurs et nous nous en méfions car ils sont meurtriers.

Nous marchons à la file indienne afin d'être moins vulnérables aux coups de l'ennemi. Le commandant Kieffer suit courageusement, sa blessure à la jambe le fait souffrir.

Lord Lovat et son joueur de cornemuse en tête, nous faisons la jonction au pont de Bénouville (Pegasus Bridge) avec les paras de la 6e Airborne division qui tiennent le pont. Il est alors 14 heures.



Commandos et Paras ont fait leur jonction
© Imperial War Museum

Des fumigènes sont lancés et nous traversons rapidement le pont. Les mitrailleuses ennemies braquées sur le pont crachent la mort et, malgré le rideau de fumée épaisse, le passage est meurtrier. Il y a des blessés et parmi eux, un de mes amis, Marcel Derrien.

A la sortie du pont, les gars de la 6e Airborne se mêlent à nous pour quelques instants. Ils sont heureux de nous voir et nous de même. Nous n'avons, seulement, qu'une quinzaine de minutes de retard au rendez-vous.

Nous repartons. Dans les champs on aperçoit les planeurs brisés des paras. Beaucoup se sont éventrés sur les asperges à Rommel causant des dégâts matériels et surtout des victimes dans les rangs des parachutistes.

Les hommes du n°6 Commando qui débarquent vingt minutes après nous sur des *landing crafts infantry* n'ont pas la tâche facile. Sans support d'artillerie, ils n'ont que des armes légères pour se battre. Pourtant ils réussissent à se frayer un chemin à travers les défenses ennemies. Des marécages ralentissent la marche. Les éléments de pointe neutralisent un *pillbox* puis occupent quatre points forts ainsi qu'une batterie de canons. Ces derniers braqués sur la plage gênaient le commando et retardaient ses mouvements. En moins de quatre heures, le commando pénètre de dix kilomètres en profondeur. Les ponts sont occupés avec quelques minutes de retard. Toutefois, l'objectif est atteint sans trop de casse.

Le village de Le Plain tombe aux mains du 9e Bataillon de parachutistes. L'attaque est appuyée par des éléments du n°6 Commando. Les hommes s'organisent aussitôt et creusent des abris autour de la localité. A la tombée de la nuit, le n°4 Commando rejoint la brigade après une marche de 14kms à travers les lignes ennemies. Il prend position du nord de Merville au sud de Bréville et établit, avec la 6e Airborne, une tête de pont sur laquelle les nombreuses contre-attaques allemandes viennent se briser.



Marcel Raulin est à droite © Imperial War Museum

Les *troops* françaises prennent position à Amfreville. Le but est atteint mais la fatigue se fait sentir. Nos pieds, trempés dans l'eau de mer depuis le matin, sont dans un triste état.

Avec les pertes subies, les sections sont reformées puis chacun prépare son trou pour éviter des contre-attaques musclées.

Un trou sur deux, un homme veille, prêt à la riposte. Nous sommes profondément incrustés dans le dispositif allemand.

Par chance, nos adversaires ignorent l'importance de notre effectif qui est plutôt faible. Les munitions sont limitées et les armes automatiques peu nombreuses. Nous attendons le ravitaillement avec impatience.

Le lendemain 6 juin dans la soirée, des nuées de flocons blanchâtres apparaissent dans le ciel. Des dizaines d'avions et de planeurs passent au-dessus de nos têtes à travers un violent barrage antiaérien.

Nous poussons un soupir de soulagement car c'est le renfort de la 6e Airborne dont la plus grande partie des hommes se pose dans les lignes du n° 3 Commando.

Ce soir-là, nous dormons plus tranquilles.

La matinée du 8 se passe assez bien. Cependant, au cours d'une patrouille, alors que nous fouillons une maison, un *boobytrap* se déclenche dans le garage où se trouve une voiture. Trois commandos, hurlant de douleur, s'écroulent touchés par des éclats.



Henri Richemont

Je me précipite sur Henri Richemont qui semble le plus atteint. Le sang gicle de sa cuisse. Une fois pansé, nous le faisons évacuer d'urgence car l'artère fémorale est touchée.

Les positions de la brigade se renforcent, des tanks sont signalés dans la région.

Déjà, dans les trous, les hommes entendent le bruit des chenilles. Ils sont tout près. Soudain, alors que nous buvons du thé à côté de nos trous respectifs, des obus éclatent. Nous nous jetons pêle-mêle au sol.



Louis Bégot

Louis Bégot plonge au pied d'un arbre. Je lui tombe dessus avec Nicot sur mon dos. Les tirs s'espacent puis marquent un arrêt.

Nous nous relevons. Bégot reste allongé sur le sol. Il a la mâchoire arrachée et perd son sang par ce qui lui reste de bouche. Ce n'est qu'une plaie. Nous l'emportons rapidement au poste de secours. D'autres camarades sont touchés.

Dans l'après-midi, deux *troops* du n°3 Commando partent dégager la région de Merville. Une batterie, détruite par la 6e Airborne division est réoccupée par les Allemands qui les accueillent d'un feu nourri. Les *troops* attaquent, l'ennemi retranché dans les casemates et souterrains se bat farouchement. Au moment où la position est sur le point de tomber aux mains des commandos, une contre-attaque allemande, protégée par des armes automatiques crée un effet de surprise parmi les commandos qui n'ont pas le temps de se replier. Dans le fossé, des corps sont enchevêtrés blessés ou tués.

Une patrouille dirigée par le lieutenant Williams essaie d'attaquer mais en vain. Ils se font descendre les uns après les autres. Les deux *troops* décrochent et rejoignent Le Plain avec plus de 50 % de pertes. Les blessés qu'ils n'ont pu récupérer sont faits prisonniers et envoyés à Cabourg, les mains liées.

Dès la tombée de la nuit, nous profitons du calme dans le secteur pour aller boire un pot chez la mère Michel, un café situé de l'autre côté de la place, à l'abri du coup de feu.

Alors que nous contournons l'église, des balles sifflent tout près de nous. Un commando anglais atteint dans l'aine s'écroule. Pendant que René lui donne les premiers soins, Louis qui a vu dans la semi obscurité d'où venait le tir, s'élançe dans cette direction.

Nous le rejoignons, Allain et moi, devant la maison suspectée. Me laissant en surveillance sur le trottoir, il pénètre à l'intérieur, avec Allain, pour fouiller les pièces. Ce dernier me ramène un prisonnier puis retourne auprès de Louis.

Soudain, j'entends un sifflement bizarre puis un choc sur ma chaussure. Ce n'était pas une balle mais un superbe poignard de la marine allemande. Je le ramasse tout en observant le prisonnier. Il ne bronche pas car il connaît l'arme.

Dans l'impossibilité de m'expliquer avec lui, je siffle très fort pour alerter les autres. Mais c'est trop tard, le lanceur de poignard a eu le temps de détalier...

Les jours suivants, l'ennemi lance des contre-attaques sur le n°4 Commando, sans résultat. Nous tenons fortement les lignes. Par contre, une attaque lancée par le n°3 Commando cause de lourdes pertes à l'adversaire. Les Allemands s'efforcent de faire passer des petits groupes dans nos lignes pour créer la confusion et tourner la situation à leur avantage, sans succès.

Le 10 juin, une attaque amorcée sur une *troop* du n°4 Commando échoue. Les officiers de cette *troop* sont blessés ou tués. Un sergent prend le commandement et la position reste aux mains des commandos.

Au cours d'un accrochage, deux sous-officiers approchent, en rampant à moins de dix mètres d'une tranchée profonde où sont abrités une vingtaine d'allemands. Les deux commandos, qui ont repéré les armes automatiques, lancent plusieurs grenades. A leur tour, les Allemands envoient des grenades à manches qui sont vite retournées à l'expéditeur avant d'exploser, par les deux sergents qui bondissent, mitraillettes à la main. Les Allemands surpris par la rapidité de l'action se rendent, laissant dix morts sur le terrain.



La journée du 11 juin est calme, pas d'incident notoire. Pour me changer les idées, j'en profite pour aller faire un tour sur la place d'Amfreville. Il fait chaud, pas un souffle de vent. Ne sachant où trouver un coin de fraîcheur, j'entre machinalement dans l'église située au centre de la place, et me laisse tomber sur un banc. Je me sens bien las, découragé et seul. La fatigue accumulée, le bruit des canons, le débarquement, les morts, les blessés, tout cela m'a vidé la tête.

Cette église ressemble un peu à celle où j'ai fait ma première communion, au Havre. Les vitraux sont différents, les couleurs plus délavées mais l'ambiance, à l'intérieur est aussi mortuaire. Dans ce lourd silence, j'essaie de réfléchir, de faire le point. Ma pensée vagabonde, je revois ma femme avec ma petite fille dans les bras, sur le seuil de la porte, avant de la quitter pour je ne sais combien de temps. L'envie de fuir me prend soudain mais à quoi bon.

En me portant volontaire pour les commandos, je ne pouvais attendre autre chose que d'affronter la mort en face et me battre pour l'idéal que j'avais choisi. Raisonner à présent est un peu tard. Je regarde le christ placé au-dessus de l'autel et me rends compte que suis dans un lieu saint. Je m'interroge, que suis-je venu faire ici ? Je n'ai pas ma place dans cette église et surtout pas pour prier. A quoi bon jouer l'innocent devant dieu alors que j'ai conscience de mes actes. La prière n'appartient qu'aux humbles, aux vrais chrétiens... Je ne sais plus ce que je dis et pourtant j'attends quelque chose, je ne sais quoi. J'essaie de réciter le « *Notre Père* », les paroles m'échappent et je me demande à quoi je ressemble assis sur ce banc poussiéreux.

Ma faiblesse me fait honte, ma tête est en feu. J'ai chaud puis froid en même temps.

Si seulement, je pouvais hurler à m'égosiller. Des larmes coulent le long de mon visage et je ressens un soulagement. La résonance des pas d'une femme qui vient d'entrer me tire de ma torpeur. Je sors furtivement comme un enfant pris en faute.

Dans la soirée du 12 juin, notre Brigade et le 12e Bataillon de parachutistes attaquent et enlèvent Bréville.

Dans l'engagement, le n°6 Commando subit de lourdes pertes, dont Lord Lovat, notre chef, commandant la Brigade. Son dernier message avant d'être rapatrié nous stigmatise : « *Je suis blessé, dit-il, mais je compte sur vous pour ne pas reculer d'un pouce, vous êtes en train de faire l'histoire.* »

Sous le commandement du général Leicester, la 4e *Special Service Brigade* débarque à la droite de la 1^{ère}, quarante-cinq minutes plus tard. La mer grossit, le temps se gâte. Les coupées étroites et escarpées que les commandos utilisent gênent considérablement le débarquement des équipements lourds. La houle entraîne deux *landing crafts* sur les défenses minées et coulent aussitôt.

Un fort courant rejette les hommes au large, plusieurs se noient. Les obstacles minés, épargnés par les bombardements, entravent la bonne marche du débarquement qui s'effectue sous les fumigènes. L'avant-garde des commandos fonce s'abriter au pied d'un monticule parmi d'autres unités.

La plage est congestionnée par les tanks, pièces d'artillerie et autres véhicules qui paralysent les mouvements de déchargement des marchandises. C'est une confusion générale.

Tous les commandos sont maintenant à terre, à l'exception de la *troop* Y qui a perdu tous ses officiers. Les hommes de cette *troop* retournent en Angleterre bien malgré eux, et rejoignent l'unité quinze jours plus tard.

Langrune est capturée sans difficulté cependant, le commando ne peut aller plus loin. Un point fort installé entre deux rues parallèles le tient en respect. Ce n'est qu'avec l'aide d'un tank Sherman qu'il arrive à bout de la garnison. Deux officiers et trente hommes du 736e Régiment de grenadiers se rendent.

Le commando qui a perdu 75 % de ses effectifs sur la plage, repart en Angleterre pour se reformer.

Pendant que le n°48 Royal Marine Commando prend position à Langrune, le n°46 se rend maître d'une rangée de maisons fortifiées qui font face à la mer. Dans la soirée du 7 juin, il capture une casemate à Petit Enfer et, sous le couvert d'un bombardement naval, occupe le village. Il envoie deux *troops* attaquer la Délivrande, une localité située trois kilomètres à l'intérieur.

Le 11 juin, épaulé par un escadron de tanks Sherman, le commando se lance à l'assaut de deux villages : Rots et Le Hamel, et ratisse hameaux et bois alentour. En traversant en ligne les champs de blé de Rots, il se heurte au feu des Allemands. Les *troops* S et Y continuent d'avancer tirant avec fusils, *tommy guns* et *bren guns*.

L'ennemi, une unité du 12e S.S. Hitler Jugend, décroche rapidement.

Alors que la *troop* B ceinture Le Hamel, deux chars Tigre sont mis hors de combat. La bataille est d'une extrême violence. Cent vingt-deux allemands et vingt commandos tués, lourd bilan.

Le n°41 Royal Marine Commando qui a pour objectif la station radar de Douvres, l'un des points les plus fortifiés de la côte, a un effectif trop faible et se contente d'effectuer des patrouilles pendant onze jours. Le 17 juin, encadré par trois escadrons de tanks, une attaque est lancée et deux cent vingt-sept officiers et soldats sont capturés.

Le moins épargné par le mauvais temps est sans nul doute le n°47 Royal Marine Commando. Il débarque parmi les mines et quatre de ses *assault crafts* sont coulés. Son objectif est Port-en-Bessin.

Dans la soirée il prend position sur une côte, au sud de la ville.

Le 7 juin, sous la protection de l'H.M.S. *Emerald* qui bombarde le port, et des fumigènes lancés par l'artillerie, le commando passe à l'attaque et prend deux des points fortifiés à l'entrée du port. Les Allemands contre-attaquent et reprennent la côte, position de départ des commandos. Pendant ce temps, le capitaine Cousins, profitant de l'obscurité, pénètre, à la tête de cinquante hommes, à l'intérieur du troisième point fortifié et fait prisonnier le commandant allemand et cent hommes.

Cette attaque se termine par la mort du capitaine Cousins, tué par une balle perdue.

Le 19 juin, l'ennemi semble avoir renforcé ses lignes. En effet, les éclatements de mortiers augmentent d'intensité et l'artillerie s'en mêle. Ses tirs sont dirigés sur les lignes de la 1^{ère} Special Service Brigade. La nuit, les positions ennemies, sont difficiles à traverser. Leurs lignes de défense se prolongent à l'infini. Suspectant un mauvais ravitaillement chez les Allemands, une patrouille est désignée pour tenter de se glisser dans le camp ennemi à Gonnevillle Longuemare et pénétrer à l'intérieur jusqu'à Varaville, qui est la jonction des deux croisements de la partie ouest de la Dives. Cet endroit est supposé être le point de ravitaillement des Allemands.

Le lieutenant Littlejohn du n°4 Commando et un sergent de la *troop X* du n° 10 interallied Commando atteignent la grande ferme Buisson à 14h. Ils rampent ensuite le long des lignes ennemies, observent les positions de la route Gonnevillle Longuemare et cherchent à repérer le meilleur endroit pour passer. A la nuit tombante, ils traversent la route afin de glisser à l'intérieur des lignes mais, ne trouvant pas la faille, rebroussement chemin.

Le 20 juin, cachés dans un fossé à moins de cinquante mètres, ils continuent d'observer les mouvements de l'ennemi. L'attente est longue. Ils prennent la décision de tenter un autre essai entre deux nids de mitrailleuses et atteignent l'autre côté de la chaussée en rampant.

Au moment où le lieutenant Littlejohn lève la tête, il se trouve face à face avec un Allemand en position de tir. Le lieutenant lance une grenade puis décroche mais, touché sérieusement à la jambe il s'écroule dans le fossé. Une heure plus tard, une patrouille allemande revenant de nos lignes le découvre et l'un d'entre eux tire sur lui à bout portant. Littlejohn incapable de remuer et affaibli, fait le mort. Les Allemands le fouillent, lui retirent son pistolet et, pour s'assurer qu'il est bien mort, un de la patrouille lui plonge sa baïonnette dans le visage. Malgré la terrible douleur, Littlejohn ne bouge pas et la patrouille se retire, le laissant pour mort. Littlejohn, sans forces ne peut se mettre debout et c'est heureux, car une autre patrouille le tire sur la route, prend ses chaussures, compas, montre et jumelles puis l'abandonne.

Dans la nuit, concentrant ce qui lui reste de forces et malgré sa jambe inutilisable, le lieutenant rampe ainsi deux kilomètres. Il est recueilli devant nos lignes à l'aube du 21, évanoui mais vivant.

Les patrouilles se multiplient, des informations détaillées sur les positions ennemies arrivent au Q.G.

Les Français participent activement aux patrouilles qui sont exténuantes. Chaque nuit, des hommes sont désignés pour aller en reconnaissance. Nous restons souvent au même endroit des heures entières, aux croisements des routes ou dans un verger. Dans l'un d'eux, des vaches en état de putréfaction nous donnent la nausée.

Les moustiques nous dévorent. Nos bras ne sont que plaies infectées. On évite de se gratter ou de bouger de crainte de donner l'éveil. C'est crispant.

Au retour des patrouilles, nous nous écroulons pour dormir. Nos nerfs sont à rude épreuve, et le sommeil ne vient pas facilement. Le colonel décide d'envoyer quelques hommes sur l'arrière pour se reposer. Notre groupe est du lot et nous en apprécions le geste.

Le repos se passe dans un pavillon, pas loin d'Amfreville, que les locataires ont évacué depuis peu. Il y a un jardin potager derrière. Nous récupérons quelques légumes pour améliorer notre ordinaire. Dans un petit placard, sous l'escalier, nous découvrons une réserve de tabac et, dans la cave, un fouineur trouve quelques bonnes bouteilles de vin, d'apéritif et de liqueur. Scherer, cuisinier de métier fait la popote. Nous dégustons un repas de roi, le premier depuis bien longtemps mais la sauce, trop chargée

en cognac nous chauffe les oreilles. Dans les lits moelleux où nous dormons, on fait « relaxe » car nous savons bien que ce repos est éphémère.

Bientôt, nous irons retrouver nos trous plus ou moins détrempés, dans lesquels nous séjournons depuis le 6 juin.



Nous jouissons de ce confort pendant quarante-huit heures, lesquelles ne se passent pas sans incident. Alors que nous prenons le frais au fond du jardin, un violent tir d'artillerie se déclenche. Un obus tombe tout près de nous. Pierre Vinat (*ci-contre*) notre infirmier, touché par un éclat, s'écroule à nos pieds, tué sur le coup.

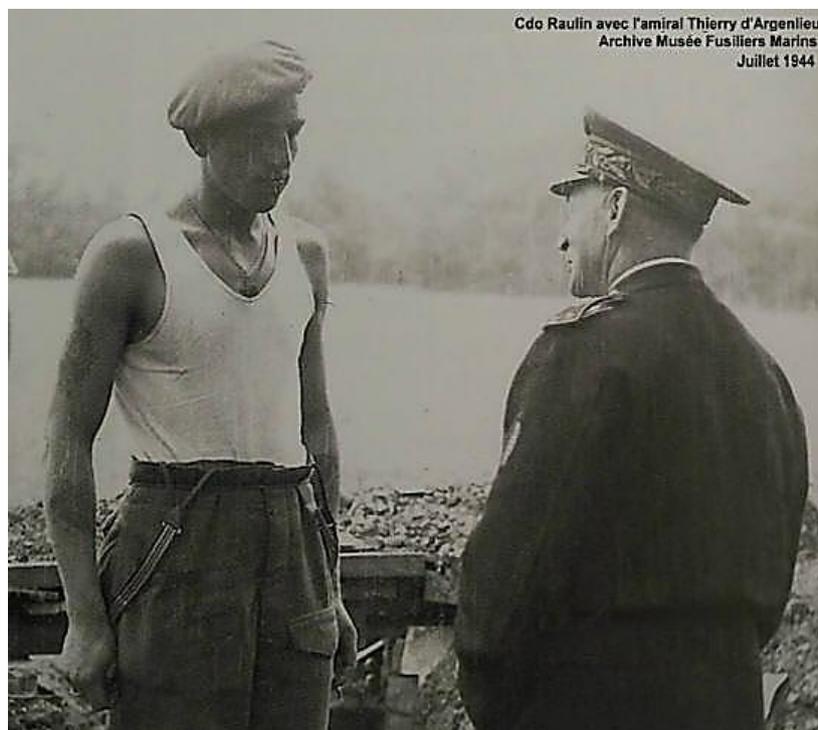
Le groupe remonte en ligne et les patrouilles reprennent dans le « *no man's land* » et dans les positions ennemies. La grande ferme Buisson qui se trouve à mi-chemin est souvent visitée par des éléments des deux camps.

La ferme se compose de trois bâtiments et semble des plus paisibles dans la journée, mais dès que la nuit tombe, il faut se méfier. On découvre des traces de présence ennemie, des restes de repas, des effets militaires et autres indices.

Depuis plusieurs jours le corps d'un soldat allemand allongé devant la porte du premier bâtiment dégage une odeur insupportable. Nos hommes s'arment de courage pour l'enterrer.

Les accrochages sont assez rares dans cette ferme. Toutefois, un après-midi alors que nous rôdons dans le coin, une patrouille allemande nous accueille à coups de fusil. Comme nous n'avons pas de raison officielle de nous promener par-là, nous détalons à toutes jambes vers nos lignes, sans insister.

Le 22 juin, le lieutenant général M.C. Dempsey commandant la 2ème armée britannique, vient féliciter la brigade pour sa conduite durant le débarquement. Sa visite relève un peu le mauvais moral qui s'installe parmi les commandos qui se voient relégués au rôle de fantassins.



L'Amiral d'Argenlieu visite les commandos, alors en plein travaux de défense © Musée de tradition des fusiliers marins

Pourtant, aux côtés de nos camarades de la 6e Airborne, la tâche est importante ; nous sommes utilisés comme pivot, à la gauche de l'armée Montgomery, sur lequel les armées américaines et britanniques reposent pour avancer vers la Seine. Il faut tenir à tout prix où nous sommes.

L'heure de la relève recule au fil des semaines mais les ordres sont formels. Les meilleures troupes du 21e groupe d'armée doivent tenir coûte que coûte ce pivot stratégique.

Les effectifs des *troops* françaises sont squelettiques. Notre *troop* n° 1, la plus touchée en pertes d'hommes, n'a plus que dix-neuf commandos sur quatre-vingt-sept au départ d'Angleterre.

Nous faisons mouvement dans le bois de Bavent et recommençons à construire des abris. Le ravitaillement est difficile du fait que nous sommes en pointe dans le dispositif ennemi. La ligne de défense, dentelée, rend tout parachutage de vivres et de matériel difficile. Il est pratiquement impossible d'aller récupérer les conteneurs qui tombent dans les lignes allemandes.



Les commandos dans la campagne normande. Source : Ghislaine Vincent-Boulais

Les chemins, pistes et le bois sont truffés de grenades attachées à des fils bien camouflés.

Des *flares* (fusées éclairantes) sont installées à ras du sol pour nous préserver des incursions ennemies. Ce qui n'empêche pas à quelques audacieux de venir nous saluer à coups de mitraillettes.



Félix Peters

Des chemins, déminés au préalable, servent de passage à nos patrouilles. Les tireurs isolés s'en donnent à cœur joie. Les arbres et les fourrés sont un abri sûr pour ces spécialistes du tir à la jumelle. Ils nous surveillent sans cesse et, gare à celui qui s'isole.

Félix Peters, un luxembourgeois, est tué allongé au bord de sa tranchée. Sa mort nous fait redoubler d'attention, surtout en effectuant les patrouilles dans le bois. L'un observe les feuillages, l'autre les fourrés. Parfois, on découvre une cache de « *sniper* » (tireur isolé) souvent vide, le tireur disparaît à notre approche.

Nous vivons toujours dans nos trous humides avec les moustiques et les poux de terre. Nos nerfs sont à vif. À tout instant un mortier éclate quelque part. René Lossec, à découvert dans une éclaircie, est touché à la tête par un éclat.

La nuit, on entend mille bruits. Le craquement des branches, le déclenchement d'une fusée éclairante provoqué par le passage d'un lapin nous sapent le moral. On évite de fixer trop longtemps une touffe d'herbe ou une masse sombre, sinon on a l'impression de voir une ombre bouger. J'ai vite trouvé la solution en veillant assis au fond de mon trou, position idéale pour la résonance.

Dans le lointain, on aperçoit de fortes lueurs dans le ciel au-dessus de Caen où la bataille fait rage. Ça se bat dans les hauts fourneaux de Colombelles. Les fréquentes canonnades de l'artillerie allemande font de nombreuses victimes dans les rangs de la brigade. Les mortiers ennemis crachent toujours.

Un après-midi, un obus éclate juste au moment où Pierre Tanniou et moi-même quittons la « feuillée ». Il a fait mouche en plein sur les deux caisses qui nous servaient de W.C.

On évite de faire du feu car la fumée risque de nous attirer des ennuis avec les artilleurs d'en face. Notre nourriture se limite aux boîtes de conserves.

Un ordre arrive du Q.G. Une attaque éclair est prévue. L'ennemi, surpris par notre rapidité d'exécution, se replie comme il peut. Nous atteignons le village sans tirer un coup de feu.



C'est la désolation, les maisons sont en ruines. A l'entrée du village, le bétail abattu se décompose. La puanteur est telle que nous en sommes imprégnés.

Dans l'avance, l'un de nos groupes retrouve Georges Gicquel pendu à un arbre. Porté disparu au cours d'une patrouille, personne ne l'avait revu.

Nous prenons position dans les maisons. La Brigade est accrochée. L'ennemi se défend et nous essayons des pertes.

Georges Gicquel

Nous sommes le 18 août. C'est un grand jour pour nous car l'ordre d'avancer sur tout le front a été donné. Les troupes britanniques et américaines foncent.

Le lendemain, la 1^{ère} Special Service Brigade passe à l'action et prend position sur les hauteurs, à l'ouest de la Dives, pour couvrir une avance prévue en direction de Dozulé. L'ennemi représente une force importante et l'approche doit se faire à travers deux kilomètres de terrain plat. Les ordres du Q.G. sont donnés dans l'après-midi.

Il est décidé que les positions ennemies doivent tomber dans nos mains à l'aube du 20. Le n°4 Commando démarre à la nuit tombée, suivi, à vingt minutes, par le reste de la brigade. Afin de créer l'effet de surprise, nous empruntons la voie la plus difficile.

Nous avons la chance d'avoir une nuit exceptionnellement sombre et les commandos spécialement entraînés au travail de nuit, sont parfaitement à l'aise. L'avance est très lente, les éclaireurs marquent le chemin à l'aide de bandes blanches, pour que la colonne puisse se repérer. Cette tactique permet à la brigade de se glisser au cœur des lignes ennemies sans être signalée.

Le moment le plus critique est la traversée d'un petit pont défendu par un poste de mitrailleuses situé à une centaine de mètres. Ce n'est que par l'intervention du lieutenant Pollock qui tire sur la sentinelle du Q.G. allemand, que l'alerte est donnée.

A l'aube, la brigade est en place. La position ennemie est tombée dans nos mains. Nous avons douze tués. Une quarantaine de commandos blessés sont évacués vers l'arrière pour être rapatriés.

Les *troops* françaises avancent dans la vallée spongieuse de la Dives et atteignent le village de Robehomme. Une attaque est prévue pour le milieu de la nuit, à Lépine, nid de résistance allemand. Nous nous infiltrons par sections.

Dans les champs, les hommes passent sans bruit près des abris ennemis. Un groupe de reconnaissance de la *troop* Lofi tombe sur une position de six mortiers et s'en empare avec les munitions.

La bataille s'engage au petit matin. Roger Spinetta et Otto Zivohlava partent en éclaireurs. Une sentinelle les aperçoit et tire. Spinetta touché, réussit à faire demi-tour.



Roger Spinetta

Otto Zivohlava

Alors que nous fouillons les vergers alentour, notre groupe est pris à partie par un tir de mortier.

Nous prenons abri derrière nos havresacs attendant que le tir cesse. Les obus éclatent avec précision, encore quelques mètres et c'est pour nous.

Ce n'est que grâce à l'intervention d'un agent de liaison du capitaine Lofi que nous avons la vie sauve. Nous prenant pour des Allemands, sa section de mortiers faisait un carton sur nous.

Il y eut, heureusement, plus de peur que de mal. La matinée se passe sans trop d'anicroches dans notre camp. Par contre, nous capturons plus de trois cents prisonniers.



Au début de l'après-midi, un violent tir d'artillerie arrose nos lignes. Ce sont des obus à air liquide. Ils font plus de bruit que de dégâts mais nous avons quand même des blessés.

Marcel Niel (*ci-contre*), allongé près de moi lors de l'explosion d'un de ces obus est commotionné et saigne du nez.

Nous quittons Lépine et avançons vers Pont-l'Évêque où nous arrivons trop tard. Avant de fuir, une unité allemande de tanks a incendié une bonne partie de la ville. Les ruines sont encore fumantes.

L'avance continue vers la Seine. Beuzeville est notre dernière étape avant notre retour en Angleterre.

Nous restons au repos, dans une ferme à Beuzeville, à attendre les camions qui doivent nous transporter jusqu'à Arromanches port d'embarquement. La campagne de Normandie est terminée pour nous.

Après quatre-vingt-trois jours de combats meurtriers sans relève, on peut se compter facilement.

Des 177 commandos français débarqués le 6 juin 1944, l'effectif est réduit à une quarantaine d'hommes, y compris quelques blessés revenus d'Angleterre. Au total, la 1ère Special Service Brigade compte à peine 900 hommes sur 4.500 de l'effectif initial.

Louis Lanternier, René Autin, André Allain, Pierre Tanniou et moi-même, les cinq attaquants du *pill box* sommes toujours présents.

A Arromanches, nous avons l'occasion d'admirer le fameux pont artificiel construit avec les *mulberries* si chers à Churchill mais, nous apprécions bien plus de mettre le pied à bord du navire qui doit nous ramener de l'autre côté de la Manche.

A notre arrivée en Angleterre, le commando et la brigade sont acheminés vers le camp de Petworth pour se réorganiser.

Quant à la 4ème Special Service Brigade, elle attaque Dozulé à la faveur de la nuit et occupe la ville ; puis elle passe sous le commandement du 1er corps d'armée et continue la poursuite de l'ennemi.

Elle sera rappelée, à son tour en Angleterre, vers la fin décembre 1944.



1944. René Autin, Pierre Tanniou et Marcel Raulin © Monique Joly

Seaford Automne 1944, heureux intermède familial



Seaford. Au domicile des beaux-parents de Marcel Raulin, où il réside.

Au premier plan, son beau-père, André Allain et Marcel © Monique Joly



Marcel, Monique et Guillaume Guillou © Monique Joly



Marcel, Joyce et Monique © Monique Joly

La brigade est gonflée avec les effectifs de deux *troops* du n°10 Interallied Commando, belges, norvégiens, un escadron du Lothian Tank Regiment, un régiment d'assaut et deux compagnies des Royal Engineers : la 144e compagnie des Royal Engineers et la 10e Field Dressing Station (canadienne).

Ce groupe important est épaulé par une force navale, la « T force » commandée par le capitaine A.F. Pugsley. Elle comprend le H.M.S. *Warspite*, et les H.M.S. *Erebus* et *Roberts*. Ils sont appuyés par une escadre de *support landing crafts*.

L'entraînement pour l'opération se fait dans le voisinage, où nous sommes stationnés et qui ressemble aux côtes de Walcheren.

Les *troops* françaises ont pour cadre d'entraînement Coq sur Mer (De Haan) près de Blankenberghe.



Membres du n°4 Commando à Coq sur Mer (De Haan) © Musée de tradition des fusiliers marins

Le mois d'octobre se passe en exercices combinés, les hommes répètent inlassablement ce qu'ils auront à faire lors de l'opération. Pendant cette période, une centaine de commandos se familiarisent avec les véhicules amphibies, les *crocodiles*, qu'ils doivent manœuvrer le jour J.

Le choix de la date pour l'attaque pose un problème sérieux car l'approche par mer est fonction de la houle et des marées. D'après les renseignements, il faut considérer, à cette période de l'année, qu'une journée sur trois rend possible un débarquement, même dans la partie la mieux protégée de l'île : le sud-ouest.

Il est également nécessaire de toucher terre avant la marée haute. En raison de leur tirant d'eau, les péniches de débarquement peuvent seulement passer les bancs de sable, obstacles naturels, une heure et demie après la marée basse.

Finalement, suivant les conditions possibles, deux périodes sont choisies : la 1ère du 1er au 4 novembre et la 2ème du 14 au 17 novembre 1944.

Le plan comprend trois phases.

1 - La première phase fut mise à exécution un mois avant l'assaut :

Afin d'inonder une partie de l'île de Walcheren, une brèche devra être faite dans la digue de Westkapelle ; ce qui aura pour effet de gêner le mouvement de réserves ennemies, de noyer une quantité de batteries et de permettre aux embarcations amphibies de prendre les défenses du front de mer, par derrière.

Ce jour-là, le 3 octobre, 247 avions du *bomber command* lancent 1269 tonnes d'explosifs et plus de 6 tonnes de bombes incendiaires sur la digue de Westkapelle et les proches défenses. Ce bombardement ouvre une brèche de 255 mètres de large. Une deuxième brèche est également faite au nord de Flessingue. La mer, en s'engouffrant, inonde toute la partie centrale de l'île. Néanmoins, les plus grosses batteries installées sur, ou à l'intérieur de la digue de Westkapelle, restent au-dessus du niveau d'eau. De ce fait, les forces défensives allemandes sont au poste de combat.

A l'intérieur de l'île, les maisons englouties dans les eaux laissent apparaître leurs toits de tuiles rouges. Les habitants se déplacent en canots. C'est la désolation, et même par un jour ensoleillé, l'île n'a rien d'hospitalière.



2 - La deuxième phase prévoit de sérieux bombardements par la R.A.F. sur les défenses côtières le jour précédant l'assaut. Les bombardements devront continuer le jour même du débarquement par les unités de la marine, appuyées par les bombardiers du 2e Tactical Air Force. Quatre escadrilles de *typhoons* resteraient en l'air durant l'attaque, prêt à intervenir sur les objectifs qui leur seront assignés.

3 - La troisième phase commencerait alors. Les trois Royal Marine Commandos, à bord des *crocodiles*, passeraient à travers la brèche de Westkapelle, pendant que le n°4 Commando franco-britannique attaquerait Flessingue, au sud. Une fois que la brigade aura débarqué et pris ses objectifs, elle sera aussitôt renforcée par une brigade de la 52^e Lowlands division.

Le plan détaillé prévoyait le débarquement de trois *troops* du n°41 Royal Marine Commando, sur le nord de la brèche, afin de protéger le débarquement du reste de la brigade renforcée par les deux *troops* du n°10 Interallied Commando arrivant sur les *buffaloes* et amphibies transportés par les *tank landing crafts* ; la mission étant de nettoyer Westkapelle et de pousser au nord.

Le n°48 devait avancer vers Flessingue pour rencontrer le n°4 Commando désigné pour occuper le port. Pour épauler le n°41 Commando, des tanks débarqueraient avec la première vague d'assaut. Un support d'artillerie serait alors prévu par les batteries britanniques et canadiennes de Breskens, de l'autre côté de l'Escaut, en face de Walcheren.

Le 1er novembre 1944, le plan est mis à exécution.

A l'aube du 1er novembre, une brume épaisse s'étale sur les aérodromes belges et hollandais. Aucun avion ne peut décoller. Toutefois, sur l'île de Walcheren, les conditions sont meilleures. Le ciel, légèrement assombri est clair, et la mer relativement calme. Au fil des heures, le temps s'améliore et, bien que les premiers bombardements n'aient pu avoir lieu comme prévu, les *typhoons* du 84e groupe arrivent à l'heure H et, jusqu'à la nuit font quatre cent-vingt-deux sorties.

La « force T » part d'Ostende à 03h15 et est en vue du grand phare de Westkapelle à 07h.

Les H.M.S. *Warspite*, *Erebus* et *Roberts* ouvrent le feu pendant que les transporteurs de véhicules amphibies s'approchent. Les batteries allemandes du nord et du sud de la digue ripostent aussitôt, ce qui laisse à penser que les bombardements préliminaires ne se sont pas manifestés pour les réduire au silence.

Des obus tombent parmi les transporteurs et péniches de débarquement dans lesquels les commandos doivent prendre place pour faire le raid.



Hms Warspite © wikipedia

Au moment où l'heure H approche (09h45), six transporteurs se placent tout près des plages et ouvrent le feu. Les premiers sont tirés à 1500 mètres. Des salves partent en direction des deux batteries ennemies W 5 (ouest 15), au nord de la brèche et W 13, au sud.



Landing Craft Tank (Rocket) en action © wikipedia

Trois *rocket crafts* interviennent pour enflammer la plage à coup de rockets. Les Allemands répondent et touchent souvent leur objectif. Un coup direct est porté au L.C.F. 37 qui explose avec son chargement de cent mille obus de 2 pounders et des munitions pour Oerlikon. Le navire coule immédiatement.

L'ennemi tire sur les survivants mais vingt-neuf d'entre eux sont sauvés.

Les transporteurs continuent de tirer avec courage et résolution et perdent des hommes.

Malheureusement, ni les bombes de la R.A.F., ni les obus du H.M.S. *Warspite* ne touchent les défenses de béton. Les transporteurs sont maintenant si proches de terre qu'ils sont accueillis par un feu nourri d'armes automatiques.



Au début de l'après-midi, les pertes sont déjà lourdes. Six des vingt-cinq barges restent en action. A bord, il y a cent soixante-douze officiers et hommes tués et deux cent dix blessés. Devant les puissantes batteries allemandes le feu des transporteurs est stérile.

Les *typhoons* (*ci-contre*) entrent dans la danse et piquent sur les objectifs désignés. Sur mer, derrière les navires de guerre, les transporteurs suivent sur trois lignes parallèles. Ils ont à bord les commandos.

Ces derniers, bourlingués par le roulis, essayant les embruns provoqués par les vagues qui se brisent sur les étraves aplaties, ne se sentent pas tellement à l'aise.



© Droits réservés

Plus au nord, les H.M.S. *Warspite*, *Erebus* et *Roberts* veillent.

Droit devant, on aperçoit la silhouette des digues de Walcheren qui grossit au fur et à mesure que nous approchons.

Les navires continuent sur leur lancée jusqu'à ce que la brèche soit en vue. Le silence est oppressant, les hommes se demandent si les Allemands n'ont pas plié bagage ou s'ils sont partis renforcer les autres points attaqués.



Soudain, un nuage de fumée sombre sort des bouches à feu du H.M.S. *Warspite* suivi, quelques secondes après par les salves de l'*Erebus* et du *Roberts*. Des colonnes de fumée s'élèvent bientôt sur l'île. Les canons tirent sans arrêt en direction des batteries nord, mais la riposte ne vient toujours pas. Parallèles à la terre, à environ huit cent mètres sur la droite, les *rockets crafts* entrent en action et tirent sur les batteries protégeant la brèche. On ne voit qu'un écran de fumée et de poussière. Toujours aucun signe des batteries ennemies.

© [wikimedia.org](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Walcheren.jpg). Walcheren

On respire mieux, l'opération s'annonce facile. Nous avançons lentement. Le navire hôpital qui nous précède décroche. Malheureusement, au moment où il glisse près de nous, il percute une mine et coule presque aussitôt. Des hommes sont recueillis, d'autres coulent. Au même instant, des lueurs apparaissent du côté sud.

A notre stupéfaction, des batteries allemandes ouvrent le feu. Ils nous attendaient. La lignée des barges de soutien n'est que fumée et flammes. Des navires éclatent et coulent. D'autres n'ayant plus de contrôle dérivent.

Dans ces circonstances, nul ne peut s'étonner que le débarquement du n°41 Commando s'effectue avec vingt-sept minutes de retard. Il débarque sous un feu meurtrier et deux de ses barges sont touchées.

Une fois à terre, la *troop* B prend position à l'orée du village de Westkapelle, attaque un point fortifié avec ses armes automatiques puis s'installe pour protéger la partie sud du village.

Le reste du commando, y compris le Q.G. touchent terre sur des *crocodiles* et fonce sur le bourg. Il tombe sous le tir en provenance du phare situé à l'est. Par chance, les tanks du 1er Lothian Regiment, qui viennent d'arriver, règlent la situation.

A 11h15, Westkapelle est aux mains des commandos. La grosse batterie de Bombourg cesse de tirer sur les forces navales pour diriger ses canons sur Westkapelle. A 13h les « *rockets* » des *typhoons* et les obus de 15 pouces du H.M.S. *Warspite* mettent la batterie au silence.

Pendant que la batterie est sous le feu du H.M.S. *Warspite* et des *typhoons*, le commando progresse vers Bombourg, entre les dunes de sable à sa gauche et la plaine inondée à sa droite. Durant l'avance, de nombreux allemands se rendent. Le grand croisement de Dombourg n'est atteint que dans la soirée. Les hommes se battent à la lueur des maisons enflammées par le bombardement naval.

Le major P. Wood et la *troop* P prennent position au centre du village, la *troop* Y couvre le flanc droit. Derrière eux, la *troop* X est tenue en échec dans les dunes par un poste ennemi bien défendu situé au nord-ouest.

Cette escarmouche cause à la *troop* la perte du major P.K. Brind Sheridan. Le point fort tombera le matin suivant à 08h et, malgré plusieurs essais pour récupérer le major, il est retrouvé mort. La tâche du n°41 Commando est terminée ainsi que celle du n°48 Commando qui a subi de lourdes pertes au sud de la brèche.

La première vague du n°48 Commando qui comprend les *troops* B, Y et X rassemblées dans trois barges, aborde à 10h, avec leur colonel en tête. Malgré la mitraille, les pertes sont légères et ils atteignent leur premier objectif, une rangée de casemates, à l'extrême sud de la brèche sans rencontrer de résistance. Leur deuxième objectif est la station de radar toute proche qu'ils trouvent vide de ses occupants.

La deuxième vague, composée de la *troop* A et de deux autres *troops*, dont une section de mitrailleuses, débarque dix minutes plus tard et ne réussit pas si bien.



Amphibies Buffaloes à Walcheren © wikia.org Opération Infatuate

En effet, un de leurs *landing crafts* est touché au moment d'aborder, mettant hors d'action des véhicules chargés de mitrailleuses. Le meilleur passage sur la plage se trouve bloqué par un *buffalo* endommagé.

Les obus pleuvent, détruisant plusieurs *buffaloes* ainsi qu'un certain nombre de véhicules divers. L'avance continue et bientôt les éléments avancés du commando entrent en contact avec les défenseurs du point fort W 13 (ouest 13), une batterie qui gêne considérablement les forces navales.

Alors que le major de Stacpoole et sa *troop* se lancent à l'assaut, des tirs de mitrailleuses les cueillent à froid. Ils sont tous tués ou blessés avant d'atteindre leur objectif.

Un apport d'artillerie est nécessaire pour déloger l'ennemi de ses positions encastées dans le béton, sinon les autres risquent de suivre le même destin. Il est difficile de prendre contact avec nos artilleurs ; cependant, plusieurs essais sont tentés.

Un officier d'observation, le capitain Blunt, malgré ses deux opérateurs tués, réussit à appeler une barge de soutien, laquelle est malheureusement inutilisable.

Un autre officier, le captain Davies, fait diriger deux salves par le H.M.S. *Roberts* avant d'être tué, avec son opérateur, par une bombe de mortier. Un troisième officier observateur, le captain Skelton, sans radio, ne peut toucher son régiment. Les tanks du 1er Lothian, dont huit seulement restent en action, sont embourbés dans les ruines inondées de Westkapelle. Le véhicule transportant le puissant poste de radio du commando est coincé sur la plage. Le colonel Moulton, ne voyant pas de solutions, retourne lui-même à la brigade et alerte l'artillerie.

La *troop Z*, qui doit attaquer, a perdu 50 % de ses hommes ; la *troop B* prend sa place. De 15h40 à 16h, tout le feu du 2e Canadian Divisional Artillery se concentre sur la batterie.

Au-dessus, les *typhoons* s'en donnent à cœur joie, semant la panique dans le camp ennemi. La *troop* bondit à l'assaut, enlève le poste de commandement, réduit les canons au silence et fait trente prisonniers.

Poussant plus avant, elle capture le commandant de la batterie, son second et soixante-dix hommes.

Dans une des casemates de la grande batterie, tous les hommes sont tués à leur poste de combat par une fusée de *typhoon* explosée à l'intérieur.

Le n°47 Royal Marine Commando, le dernier débarqué à Walcheren, traverse la brèche peu après 11h. Trois *landing crafts* viennent s'échouer au nord de la brèche au lieu du sud. L'erreur est d'importance car plusieurs centaines de mètres à travers un terrain embourbé et labouré par les balles les séparent du point prévu dans le plan. Ils doivent ensuite avancer vers le sud en direction de Flessingue pour rejoindre le n°4 Commando.

La *troop B* se présente au bon endroit avec quatre véhicules détruits par le feu.



Buffalo © www.holland.com

Ce n'est qu'à 15h30 que le commando peut se rassembler à quelque 300 mètres du radar.

Dix-sept de ses vingt *buffaloes* restent intacts alors que dix-sept véhicules sur vingt sont inutilisables. Tous les véhicules transportant les postes de radio sont coulés, mais, les pertes en hommes sont légères.

Comme prévu, le n°47 Royal Marine Commando attend la capture de Zouteland par le n°48.

L'assaut commencera le matin suivant après une nuit passée à ramener l'approvisionnement resté sur la plage, pour le décharger, avec l'aide des véhicules disponibles près de la station radar. Ensuite, le transport se fait à dos d'homme, à travers les dunes de sable. Les approvisionnements en nourriture sont assez réduits du fait que trois barges chargées de vivres et de munitions, n'ont pas atteint la plage.

La journée a été cruelle. On enregistre de lourdes pertes sur les plages, en hommes, tanks et véhicules. Le *Lothian Tank Regiment* par exemple qui, au départ, était équipé de deux tanks fléau, huit tanks transporteurs de ponts, quatre *bulldozers* et deux tanks *Sherman*, touche la plage avec seulement six tanks transporteurs, les deux *Sherman* et un *bulldozer*.

De cette force, quatre tanks transporteurs et le *bulldozer* restent embourbés et noyés dans les cratères des bombes.

Dès les premières vingt-quatre heures, il ne reste que deux tanks transporteurs de pont et les deux *Sherman* pour épauler la force entière. Les deux tanks *Sherman* à eux seuls ont tiré mille quatre cents obus de 75mm et trente caisses de munitions pour mitrailleuses Browning.

La première nuit sur l'île de Walcheren se passe assez calmement et, à l'aube, le n°48 Commando progresse vers Zouteland. Le H.M.S. *Erebus* bombarde la ville et vers 11h la garnison allemande de cent cinquante hommes se rend.

A 13h le n°47 Commando arrive sur les défenses extérieures de Flessingue. La pluie et les nuages bas qui gênent la visibilité annulent les attaques de l'aviation et de l'artillerie qui étaient prévues. Les *troops* A et Z à la gauche du commando perdent douze hommes et plusieurs sont blessés, dont le major J.T.E. Vincent. Les *troops* E et Y, plus chanceuses, progressent le long des dunes, côté mer. Trois officiers sont blessés par des éclats de bombes. La situation reste confuse. Ce soir-là, le n°47 Commando repousse avec succès une contre-attaque ennemie.

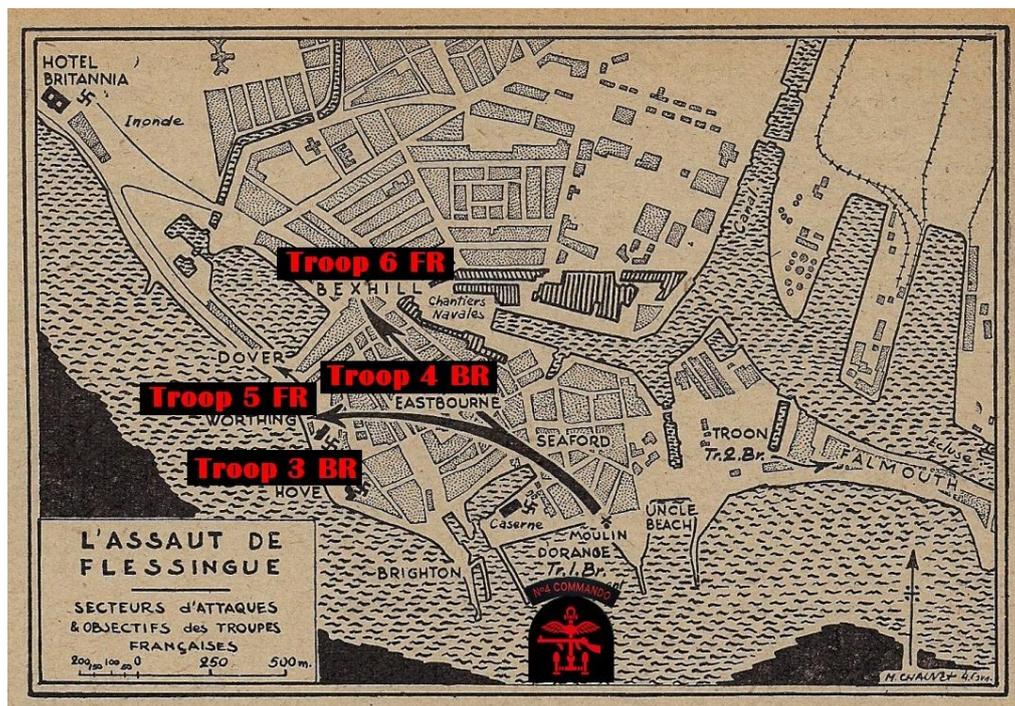
Le lendemain matin 4 novembre, troisième jour après le débarquement de la Brigade, les batteries de défenses extérieures de Flessingue tombent aux mains des Britanniques.

Le pilonnage pratiqué sur la garnison a sérieusement ébranlé les soldats allemands qui se rendent sans résistance. Les yeux dilatés, hagards, ils font triste mine. Après la capture de la batterie, l'intensité des tirs ennemis faiblit.

Dans la soirée, le n°47 Commando rencontre le n°4 Commando franco-britannique qui avait déjà occupé la plus grande partie de la ville de Flessingue.

1^{er} Novembre : Débarquement et raid du n° 4 Commando franco-britannique à Flessingue

Renforcé d'une partie de la *troop* hollandaise du n° 10 Interallied, le n°4 Commando, dont l'effectif est de cinq cent cinquante hommes, avait appareillé de Breskens à 04h15 le 1^{er} novembre, à bord de vingt *landing crafts*.



© Eric Segonne - Documentaire « Les Fusiliers Marins Commandos Havrais du Jour J »

Les objectifs à capturer ont des noms de villes du sud-est de l'Angleterre.

De l'ouest à l'est, il y a : Dover, Worthing, Hove et Brighton. Derrière : Bexhill (chantiers navals) et Eastbourne (édifices du centre de la ville). Ensuite, le môle Orange et plus loin : Seaford et Tron. La partie du port, à angles droits, s'appelle Falmouth.

Les points de plage appropriés pour un débarquement ne sont pas faciles à trouver.

Uncle Beach, près du môle *Orange* est un dépôt d'ordures, donc valable pour les véhicules, mais l'endroit est truffé de pieux enfoncés dans l'eau et il y a plusieurs casemates à proximité.

Cependant, ces obstacles peuvent être franchis, à condition que le n°4 Commando débarque dès l'arrêt du bombardement préliminaire. Dans le plan final, le n°4 Commando doit débarquer en trois vagues.

La première, composée d'éléments de reconnaissance qui ont pour mission de trouver un endroit adéquat pour escalader le mur la digue.

La seconde transporte tout le matériel nécessaire contre les obstacles et, les hommes qui la compose doivent établir une tête de pont.

Quant à la troisième vague, elle a pour rôle de franchir la tête de pont et s'emparer de la caserne, entre Worthing et Hove, l'entrée du parc de Brighton, le parc, et finalement Dover.

Ce programme chargé semble pratiquement inapplicable du fait qu'on ne peut choisir l'endroit pour débarquer. Néanmoins, le n°4 Commando, bien entraîné, se sent capable d'opérer de nuit suivant la précision du plan.

Les hommes étudient les cartes et photos aériennes afin de s'en imprégner. Chaque commando sait ce qu'il a à faire.

Le Lieutenant-colonel R. Dawson connaît ses hommes et sait que leur amour propre repose autant sur leur niveau intellectuel que sur leur connaissance des armes et leur condition physique exceptionnelle.

L'effet de surprise s'envole dans l'après-midi du 31 octobre lorsque les Allemands aperçoivent les *buffaloes* avançant sur l'Escaut, venant de Terneuzen.

A bord des *buffaloes*, c'est le silence absolu. Un essai est tenté pour nous protéger par un épais nuage de fumée mais, les fumigènes ne s'étendent pas assez et l'ennemi, qui se doute de ce que transportent ces petits bateaux, commence à bombarder Breskens sérieusement. Par chance, les tirs manquent d'efficacité et, à l'heure prévue : à 04h, les *landing crafts* quittent leur mouillage et le port.

Les obus passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Le bombardement est intense et les Allemands en profitent car, avec le temps bouché, les Lancasters du *bomber command* ne peuvent participer.

Des incendies s'allument dans la ville de Flessingue. La silhouette du môle Orange nous apparaît, anguleuse et noire, avec en arrière-plan, les immeubles et hangars incendiés, c'est une vision d'apocalypse.



Crédit photo : MOL Fonds Guy Vourc'h, auteur Guy Vourc'h, nég N° 132

Protégés par les patrouilles des *landing crafts* qui repèrent les mines flottantes et les torpilles humaines, les commandos débarquent.



Hommes de la 4^e Special Service Brigade débarquant à Flessingue © wikipedia.org Operation Infatuate

A 05h45, suivant le plan projeté, les *landing crafts* transportant les éléments de reconnaissance abordent sur *Uncle Beach* juste au moment où le bombardement cesse. L'un des *landing crafts* s'empale sur un pieu et coule. Les autres se dirigent vers le côté ouest de la plage et s'échouent sans casse.

Sans perdre de temps, les hommes se hissent sur le mur de la digue, coupant les barbelés et, avant qu'un coup de feu ne soit tiré, ils capturent des Allemands dans le moulin qui leur sert d'abri.



Crédit photo : MOL Fonds Guy Vourc'h, auteur Guy Vourc'h, nég N° 131

Dans l'assaut, de Naurois, notre aumônier, s'accroche dans les pieux. La Boulange¹¹ qui se trouve à proximité le dégage de sa malencontreuse position.

Des rubans blancs, posés par les éléments de reconnaissance, indiquent le passage à suivre dans la brèche pratiquée à travers les barbelés.

Le signal est donné à la deuxième vague de se lancer. Sous la direction d'un officier qui leur montre l'endroit pour débarquer, les *landing crafts* approchent, deux par deux, les hommes mettent rapidement pied à terre avec leur matériel.

Pendant, la première vague capture une casemate et un canon de 75mm. Ils tiennent la rue Orange en enfilade.

Joseph Nicot est blessé au bras. Plus loin, Jean Neven tombe, mortellement touché.



Abbé de Naurois

Robert Boulanger

Joseph Nicot

Jean Neven

La deuxième vague avance vers la caserne et l'arsenal, entre Hove et Worthing. La *troop* se scinde en deux, une moitié enlève un canon de 50mm sur *Uncle Beach* ; l'autre nettoie le voisinage de la plage.

Le signal pour la troisième vague est lancé à 06h30. Elle débarque sous le feu des mitrailleuses et d'un canon de 20mm. Néanmoins, les *troops* atteignent le môle Orange. L'un des *landing crafts* transportant les mortiers et l'équipement radio a coulé sur un obstacle situé à une dizaine de mètres du rivage mais, sa cargaison est récupérée, transportée à terre sous le feu, nettoyée et remise en action.



2 ou 3 novembre 1944 : le n°4 Commando dans la ville de Flessingue au carrefour Coosje Busken straat et Bd de Ruiter
Crédit photo : MOL Fonds Guy Vourc'h, auteur Guy Vourc'h, nég N° 138

¹¹ Robert Boulanger, dit La Boulange

Dans la matinée, les Allemands cachés dans Brighton, le port marchand, à l'ouest d'Uncle Beach et dans la caserne de Hove, jouent les trouble-fêtes, obligeant les commandos à faire du combat de rue.



Les Commandos français dans la ville de Flessingue. En tête, Guy Vourc'h et Lieutenant Guy de Montlaur © Imperial war Museum

On se bat autour du parc Bellamy et ensuite à l'intérieur de la caserne.

Jean Bouilly (ci-contre, photo Guy Vourc'h), de la *troop 8*, le fusil à jumelle passé dans un trou pratiqué dans le mur du cinéma fait des cartons.

Un P.I.A.T. (lance-bombes portatif) montée sur le balcon tire sur les embrasures d'un point fort à l'intérieur duquel se trouve un *flakveerling* (canon quadruple antiaérien de 20mm) et bientôt, la pièce est mise hors de combat.



La progression des commandos s'opère, maison par maison. Il faut éviter de se montrer dans la rue qui est constamment balayée par les mitrailleuses.

A un certain moment, on aperçoit une demi-douzaine de commandos perchés sur le toit d'un immeuble, jetant des grenades dans la fenêtre de dessous.

Deux casemates sont touchées par des *typhoons* qui plongent comme des faucons sur leur proie.

A la nuit tombante, la ville est libérée, les opérations de nettoyage continuent.

Combats dans Flessingue © europe remembers.com

Guillaume Guillou (*ci-contre*), que l'on croit disparu, nous rejoint.

Pendant le combat de rue, il s'est retrouvé dans un immeuble occupé par les Allemands et, ne pouvant sortir, s'est caché dans la cave à nous attendre patiemment.

La résistance de l'ennemi diminue. La garnison d'un édifice du boulevard Blankaert, cernée par les commandos, se rend.

Trois officiers et cinquante-quatre soldats sortent tremblotants, les mains en l'air.

Pour eux, la guerre est finie.



Redditions... Crédit photo : MOL Fonds Guy Vourc'h, auteur Guy Vourc'h, nég N° 161

Le n°4 Commando franco-britannique accomplit, avec succès, le premier débarquement (style raid) sur une plage, depuis le raid de Dieppe, le 19 août 1942.

Les leçons tirées de ce désastre ont été bien appliquées et la capture de Flessingue par ce même commando qui détruisit les batteries de Varengeville, est considérée comme une opération classique de guerre.

Les trois Royal Marine Commandos et la Brigade continuent à mater l'ennemi dans l'ouest de Walcheren jusqu'à l'aube du 8 novembre. Une batterie W19 (ouest19), à l'extrême nord de l'île, est enlevée avec l'aide du n°4 Commando lequel est venu de Flessingue pour renforcer les marines.

Quatre raisons nous obligent à progresser lentement : le temps, - une forte tempête souffle le troisième jour ; les conditions de ravitaillement ; le nombre de plus en plus important de prisonniers qu'il faut garder et nourrir ; la présence de nombreux champs de mine.

L'opération se termine dans l'après-midi du 8 novembre. Walcheren est sous le contrôle de la Brigade.

Deux mille neuf cents prisonniers sont entre nos mains. La voie de l'Escaut à Anvers peut maintenant s'ouvrir grâce à l'action des trois Royal Marine Commandos et du n°4 Commando franco-britannique.

Les pertes sont importantes, notamment dans les rangs du n°41 Royal Marine Commando.

Des Commandos posent devant le Moulin d'Orange

L'ombre au premier plan est celle de Guy Vourc'h prenant la photo

1er rang de gauche à droite : Charles Valentin, Jérôme Piriou, Jean Bouilly (allongé sur les trophées), Pierre Le Reste, Bernard Beux et Laurent Casalonga

2eme rang : de gauche à droite : un civil, Albert Meunier, Roger Bucher, Jean Masson, Joseph Madec, Yves Quentric, Roger Caron, Pierre Ernault, Maurice Corbin et Guy De Montlaur



Crédit photo : MOL, Fonds Guy Vourc'h

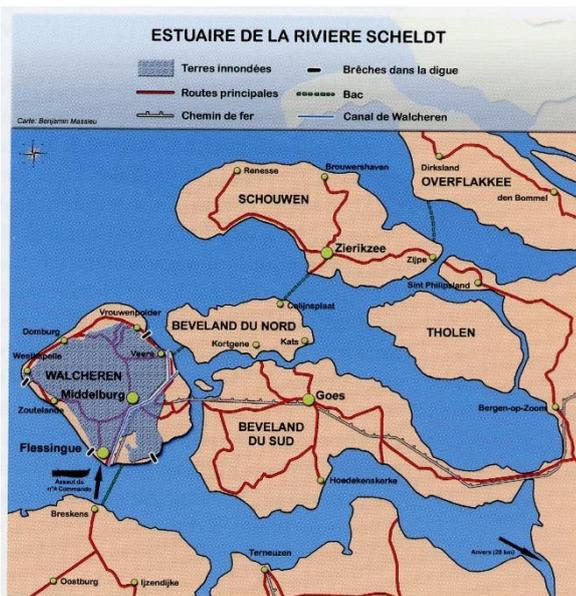


***Dans les ruines de Flessingue conquise
Guy de Montlaur, Guy Hattu, Philippe Kieffer et Jacques Sénée
Crédit photo : MOL, Fonds Guy Vourc'h***

1945, VERS LA VICTOIRE

Après l'opération de Walcheren, la 4ème Special Service Brigade, retourne à Ostende pour se reposer et se réorganiser. A la mi-novembre, elle revient sur le lieu de ses exploits pour protéger la région d'Anvers. Les îles de Walcheren et du nord et sud Beveland sont sous le contrôle des commandos.

Les Français restent quelque temps à Saint Annaland sud Beveland puis, avec le renfort de la *troop* Amaury récemment arrivée d'Angleterre, montent dans le nord Beveland. La *troop* 1 s'installe à Camperland.



Les hommes logent chez l'habitant, lequel apprécie une protection. Elle organise un système de patrouilles sur les plages de l'île car l'ennemi peut débarquer à tout instant.

Le poste Charly, le plus avancé en mer, a toujours un groupe sur place prêt à intervenir. Les commandos y séjournent et les groupes sont relevés suivant les marées.

Ne pouvant faire du feu, ils ont très froid. Pour tout abri, ils n'ont qu'un petit blockhaus glacial et humide dans lequel ils viennent se reposer. Ce point n'est accessible qu'à marée basse.

Quant à la *troop* 8 de Lofi, elle est stationnée à Koenigsplaat. Par beau temps, ils peuvent apercevoir les mouvements de l'ennemi sur l'île d'en face, Schouwen, qui ne se trouve qu'à mille cinq cents mètres.

© Benjamin Massieu

Au début du mois de décembre, les Allemands contre-attaquent dans les Ardennes.

Le n°47 Royal Marine Commando part renforcer le système défensif de la Meuse tenu par le 1er Corps d'armée. Il est bientôt suivi par le n°48.

Jusqu'à mi-avril 1945, la 4ème Special Service brigade continue à maintenir l'un de ses commandos sur la Meuse.

Pendant cette période, plusieurs raids sont lancés par la Brigade dans les îles pour harasser l'ennemi et faire des prisonniers.

Dans la nuit du 11 au 12 janvier 1945, le n°47 Royal Marine Commando fait une reconnaissance sur Kapelsche Veer, une petite île de 5 miles de long sur un demi mile de large, située au centre de la Meuse, à quelque vingt miles au nord-est de Breda.

Une division de parachutistes allemands tient toujours les positions. Ce sont d'excellents soldats qui se défendent farouchement. La bataille dure toute la nuit mais, peu avant l'aube, le commando décroche, à court de munitions. Cent quarante-sept allemands restent sur le terrain. Attaquée quinze jours plus tard par deux bataillons de Canadiens, la garnison se rend sans trop de résistance.

En février, la moitié du n°4 Commando franco-britannique se lance à l'assaut du Q.G. allemand de l'île de Schouwen et d'un point fort.

Bien que le débarquement se déroule sans opposition, les commandos s'aperçoivent que l'ennemi est de loin supérieur en nombre. Au cours de l'engagement, huit sentinelles allemandes sont tuées et neuf prisonniers sont ramenés.

Pendant les trois premières semaines de mars, le n°48 Royal Marine Commando exécute cinq raids. Ces opérations nécessitent la participation des *assault crafts* de la force T.

Les équipages de ces engins ont souvent à lutter contre les fortes marées et les sables mouvants, fréquents dans ces parages, pour conduire les hommes à l'endroit précis.

Au cours d'un raid sur Overflakke, la *troop* 8 de Lofi revient avec un fermier pro allié et sa famille dont un bébé que la Boulange est tout fier de porter dans ses bras.

Plusieurs autres raids sont lancés par les *troops* françaises. L'une des *troops* joue de malchance juste avant d'effectuer sa mission. Alors qu'elle se prépare dans une salle de l'école de Koenigsplaat, un commando tire par mégarde la goupille d'un *bungalore torpedo* qui éclate. Il n'y a que des dégâts matériels, heureusement.

Le pauvre la Boulange qui fait la popote tout près, se retrouve recouvert de suie et de plâtre et jure comme un damné.

Dans l'*assault craft* un autre incident survient au moment où les hommes prennent place à bord. Une mitrailleuse, dont la sécurité n'était pas à poste, tombe sur le plancher. Une balle part dans la joue d'un commando qui se trouvait sur la trajectoire. La blessure n'est pas trop sérieuse, et le raid s'effectue dans de bonnes conditions.



La *troop* 1, commandée par Guy Vourc'h (*ci-contre*), démarre également de Koenigsplaat et débarque sur l'île de Schouwen afin de prendre contact avec l'ennemi pour évaluer sa puissance de feu. Nous touchons terre dans la plus complète obscurité et il est difficile de discerner le terrain. Nos *landing crafts* restent à proximité. On entend à peine le bruit des moteurs qui ronronnent doucement.

Un groupe emmené par Otto Zivohlava, bifurque vers le chemin de gauche pour aller reconnaître une bâtisse. Avec Vourc'h en tête, le reste de la *troop* avance en file indienne le long des pentes escarpées de la digue de droite. Pinelli à la tête de sa section, longe le flanc gauche de la digue. Deux éclaireurs mitrailleuses au poing se détachent.

Nous progressons lentement, sans bruit. Dans le silence de la nuit fraîche, il n'y a pas un souffle de vent. On entend seulement le frottement de nos uniformes en marchant. Nous avons l'impression de faire des kilomètres dans l'infini.



Soudain, Marcel Lahouze (*ci-contre*) et René Autin, nos éclaireurs, marquent un temps d'arrêt. Nous sommes devant un réseau de barbelés. On perçoit le bruit caractéristique d'une paire de cisailles qui ouvre une brèche dans laquelle nous nous glissons. La progression reprend, plus lente cette fois, ce silence ne nous plait guère, nous sommes tendus, aux aguets. Autin et Lahouze qui viennent d'entendre parler près d'eux, n'ont pas le temps de nous alerter. Un Allemand s'écrie : « *wer da !* » puis tire.

Marcel Lahouze, qui se trouve à deux mètres, est touché à l'oreille. Un engagement s'ensuit, des balles traceuses zèbrent le ciel. Nous sommes mal en point sur cette digue, seule voie d'accès sur l'île.

L'ordre de décrocher arrive. Pinelli laisse Simon et moi, pour protéger le repli avec nos *bren guns*. Puis nous rejoignons la *troop* essoufflés mais sans égratignures malgré les mortiers et l'artillerie qui entrent dans la danse. Les *landing crafts* sont là, moteurs en route, pour nous reprendre et nous ramener à Koenigsplaat.

Pour nous, les raids se terminent. La 1ère Special Service Brigade est déjà à Wesel sur le Rhin. C'est la grande offensive, les Allemands se replient. Nous quittons le nord Beveland et avançons sur Bergenuip Zoom, une petite ville sur l'Escaut. Une partie du commando est cantonnée dans un asile d'aliénés.



Je partage un cabanon avec Michel Vincent, un camarade de la *troop* 1. Il y a un parc immense où nous pouvons pratiquer un peu de sport, histoire de nous entretenir et nous relaxer à l'abri de la mitraille.

Nous profitons au maximum de ce farniente. Nous sommes au printemps et les journées sont belles et ensoleillées. Pour la première fois depuis longtemps, nous déambulons décontractés dans les rues de la ville. Les gens semblent à l'aise, la vie reprend ses droits. Le moral est haut, l'ennemi craque de partout et on peut lire sur le visage des habitants que la confiance renaît. Les activités reprennent presque normalement.

Michel Vincent

Pendant que la Brigade poursuit l'ennemi vers la Baltique, le n°4 Commando franco-britannique se dirige sur Recklinghausen, au nord de la Westphalie. Les Allemands sont en déroute. Le commando s'installe à l'orée d'un bois. Les *troops* françaises logent dans un pâté de maisons en bordure de la route, à proximité d'un camp de prisonniers. Les criminels nazis de ce camp sont confiés à la garde du commando.

Ils sont en bonnes mains. Certains ont un dossier très chargé en victimes du nazisme. Nous ne les ménageons pas. Du reste, rien que d'apprendre la venue de commandos, l'un des criminels s'est tailladé les veines du poignet. Nous les surveillons avec fermeté, comme ils le méritent. Scherer, un alsacien qui parle couramment l'allemand, sait se faire craindre.

Nos loisirs sont limités car nous sommes en période de non fraternisation. Des cantines militaires sont spécialement réservées pour nous. Nous y allons le soir prendre un verre et changer d'ambiance. Il ne fait pas bon se promener isolément car les parages sont infestés d'anciens prisonniers polonais à la recherche d'armes.

Il y a aussi des Russes et ressortissants d'autres nationalités, qui n'ont qu'un désir, se venger de ce qu'ils ont enduré.

Notre rôle de geôliers n'est qu'éphémère heureusement.

Un jour, le colonel R. Dawson, notre chef, réunit tout le commando pour nous annoncer qu'il venait de recevoir l'ordre de renvoyer les *troops* françaises en Angleterre. Son discours nous émeut. La tristesse se lit dans le regard de chacun.

La fraternité dans le combat, l'esprit de corps, l'amitié sont des liens difficiles à briser.

Nous trouvons cette séparation plutôt brutale, mais les ordres sont formels, nous devons les exécuter.

C'est le cœur bien gros que nous quittons nos frères d'armes britanniques.

Nous rejoignons Lille, en France, où nous séjournons quelques jours, à la caserne Négrier.

Puis, c'est le retour à Petworth, en Angleterre, notre dernière étape.

Le commandant Kieffer nous octroie une permission bien méritée.



© Monique Joly



© Monique Joly

Décorations : Médaille Militaire - Ordre National du Mérite - Croix de Guerre 39/45 avec étoile - Médaille de la Résistance - Croix du Combattant Volontaire de la Résistance - Croix du Combattant Volontaire avec agrafe 39/45 - Médaille commémorative de la Guerre 39/45 avec agrafes Engagé Volontaire, Allemagne, Manche, Libération - Croix du Combattant - Médaille commémorative des services volontaires dans la France libre - Médaille du Débarquement (Britannique) avec clasp campagne de Normandie : "Blessent mon cœur d'une langue monotone" - Blason "combined operations command" (D-Day et Walcheren).
Plaques d'identité en carton de Marcel Raulin. La plaque verte restait sur le corps en cas de décès.

Postface

Le message de Lord Lovat a été bien compris, les commandos ont bâti leur histoire. La renommée de ce corps d'élite qui a combattu sur tous les fronts, n'est plus à démontrer. Les commandos de Kieffer qui ont participé, aux côtés de leurs frères d'armes britanniques, aux campagnes de France, de Belgique, de Hollande et d'Allemagne sont rentrés dans l'anonymat. La démobilisation les surprend le 1er janvier 1946. Ils se sentent abandonnés, jetés à la rue avec seulement une prime de démobilisation, de l'ordre de mille anciens francs en poche. Personne ne se soucie d'eux. Hormis quelques privilégiés qui disposent de subsides familiaux, le reste repart de zéro. Pour ceux-là, la réadaptation est longue et difficile.

Si le combat d'hier les a conduits vers la victoire et la libération des opprimés, celui d'aujourd'hui est sans pitié. Au sein d'une communauté qui ne les comprend pas et les ignore, ils s'accrochent sans se plaindre. Les plus faibles glissent irrémédiablement vers l'abîme, triste rançon de la gloire.

Cependant, de quelque milieu qu'ils soient, chaque commando garde au plus profond de son être, comme une tache indélébile, le souvenir de cette grande aventure de jeunesse. Personnellement, je vis avec ce souvenir qui m'a marqué pour le restant de mes jours.

Né sous une bonne étoile, j'ai eu la chance d'échapper à la mort qui emporta tant de mes bons camarades.

Comme moi, ils avaient vingt ans en 1940. Ils croyaient à la paix et à la liberté mais ils payèrent cher leurs espérances.

Réussite ou échec, les survivants sont, malgré tout, convaincus d'avoir accompli la mission qu'on leur avait confiée : la libération de la mère patrie et des pays occupés.

Ils savent aussi que la liberté ne s'arrache qu'au prix du sang.

Leur devise « *United we conquer* » (unis nous conquérons) reste à jamais gravée dans leur mémoire.

Chaque année, les survivants se retrouvent avec leurs frères d'armes britanniques pour commémorer le débarquement du 6 juin 1944, à Ouistreham, ce jour le plus long qui est le leur. A cette occasion, ils portent le fameux Béret Vert.

L'histoire des commandos de la France Libre mérite d'être écrite. Un jour viendra, peut-être, où l'un d'entre nous s'armera de courage pour en tracer le plan.

En tant qu'ancien de la *troop* 1 (Vourc'h) ayant participé à cette grande aventure, j'ai pensé et jugé utile de retracer quelques passages de cette triste et historique période qu'on ne peut oublier.

Notre sacrifice ne doit pas rester vain. La vie continue. Malheureusement, les hommes tendent à oublier les devoirs qu'ils ont à remplir envers l'humanité. La paix est toujours menacée.

Depuis la libération, une cinquantaine de conflits et guerres ont éclaté dans le monde. La liberté s'effrite pour faire place à l'austérité des mœurs.

Le Havre, 19 avril 1967



Dernière cérémonie le 18 juin 1945

Le colonel Dawson du N° 4 Commando britannique aux côtés du Capitaine de corvette Philippe Kieffer du 1er BFMC

© Droits réservés

PORTFOLIO

« *Après la tourmente...* »¹²



Mémorial des Commandos à Speanbridge en Ecosse

© Mike Searle on wikimedia

¹² Nom du Café au Havre tenu par l'ancien Commando Marcel Derrien

1946, RETOUR A LA VIE CIVILE

« Période difficile pour mes parents car il fallait faire abstraction des traumatismes de la guerre et se refaire une place dans la société civile. De plus ma mère parlait très peu le français à l'époque. » Monique Joly



Neuilly-Plaisance 1946, après la naissance d'Yvonne Raulin

© Monique Joly



Septembre 1947 © Monique Joly



Aout 1949 au Havre © Monique Joly

TEMOIGNER ET TRANSMETTRE

En 1969, alors en activité sur le Paquebot France, Marcel Raulin ainsi que plusieurs anciens commandos du Havre furent interviewés par Jean-Pierre Goretta dans le documentaire « [Ils étaient 177](#) » tourné pour la Radio Télévision Suisse (RTS).

Il témoigna de l'oubli et du manque de soutien auxquels certains de ses camarades avaient été confrontés au sortir de la guerre.



Le 6 juin 1973, à l'occasion du 30e anniversaire du Débarquement Marcel Raulin évoquait au micro de France Inter la transmission de la mémoire auprès des enfants ([document sonore Ina](#)).



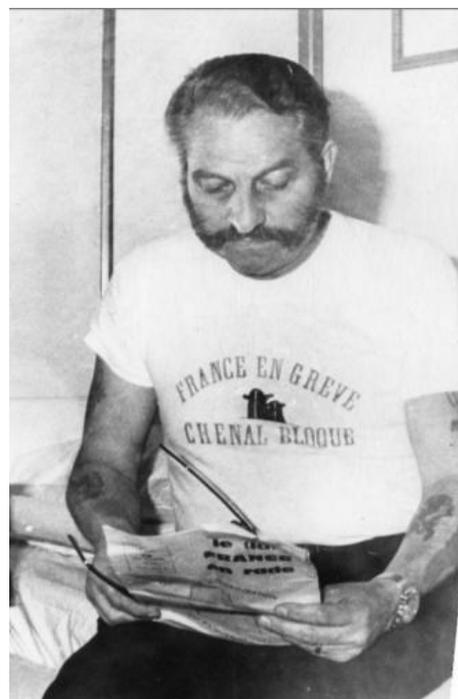
LE PAQUEBOT FRANCE, DERNIER COMBAT

Lorsque la Compagnie générale Transatlantique annonça à l'été 1974 l'arrêt de l'exploitation du paquebot France, « *Une personnalité du bord, un homme intègre, a fédéré tout le monde...* »¹³

« Marcel Raulin, administrateur de la Compagnie Générale Transatlantique, représentant le personnel navigant subalterne est un personnage bien trempé. Il a répondu à l'appel du Général de Gaulle le 18 juin 1940 et fut l'un des rares Français à avoir débarqué le 6 juin 1944 sur les côtes normandes, ce qui lui confère une certaine aura vis-à-vis de ses camarades.



Il n'est d'ailleurs pas le seul dans ce cas à bord car sur un équipage de mille hommes une trentaine d'entre eux ont aussi répondu à « l'appel du 18 juin ». Et ces lascars-là ne sont pas prêts à s'en laisser compter, ils se sont déjà mutinés à leur manière en 1940. Alors le « jour J », ils connaissent.



Marcel Raulin (...): « *Par l'arrêt de l'exploitation du paquebot France nous perdons un prestigieux ambassadeur à la mer qui rapporte la bagatelle de cinq cent mille francs de devises par jour. Est-ce que la Jeanne d'Arc en rapporte autant pendant ses tours du Monde ?* ».

D'autant que la collectivité payait rubis sur ongle maintes subventions à « la Jeanne » d'où un sentiment d'injustice exacerbé chez bon nombre de marins de commerce. »¹⁴



Un « conseil des ministres » présidé par Marcel Raulin, est mis en place et un journal de bord, « *Le (la) France en rade* », est publié quotidiennement.

Le bras de fer engagé entre les grévistes de l'équipage soutenus par la municipalité communiste havraise - et le gouvernement, bénéficia d'un grand élan de solidarité les premiers jours de l'occupation. Mais le 9 octobre 1974, le navire revenait au Havre avec ses 540 hommes restés à bord.

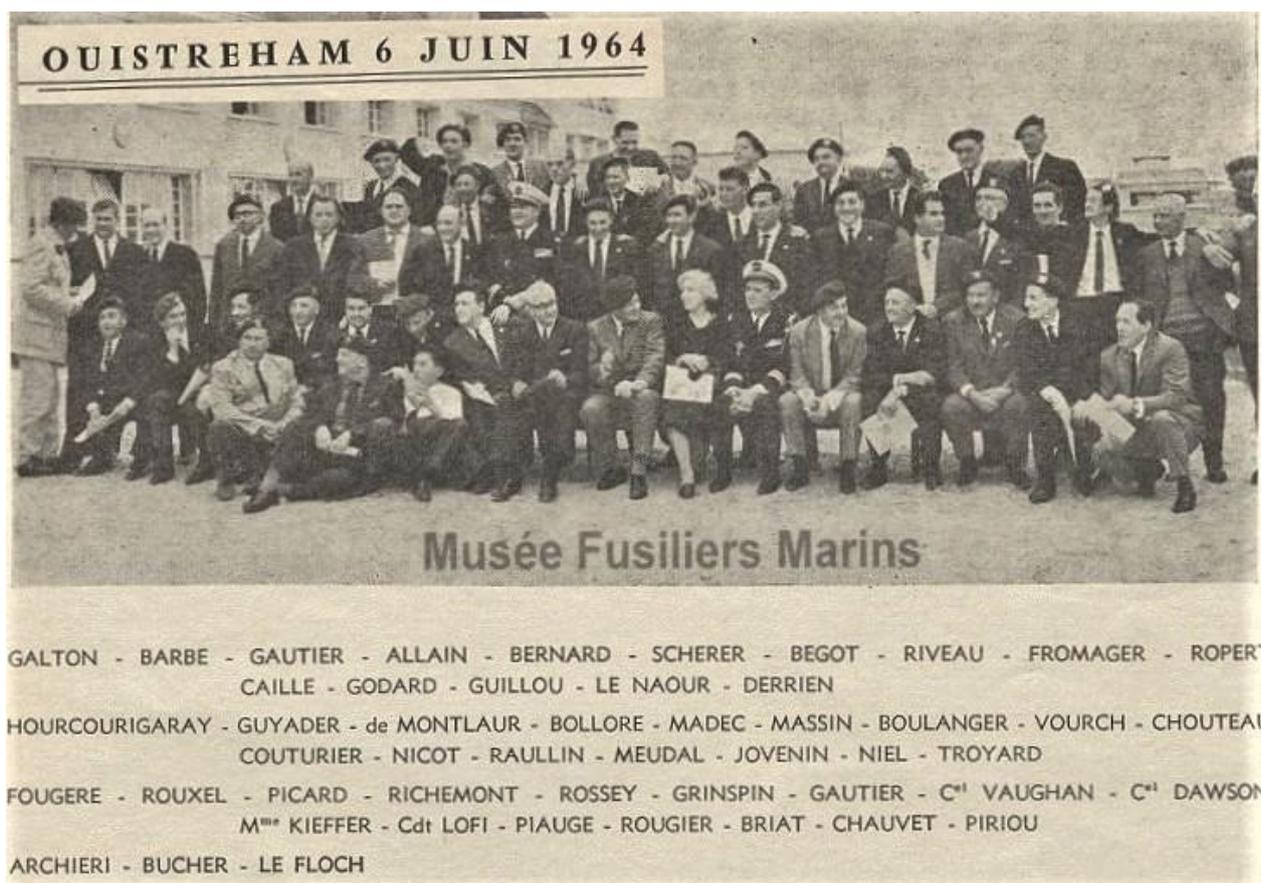
Deux mois plus tard, le France s'amarrait dans le canal de la zone industrielle qui devint pour tous « le quai de l'oubli »¹⁵.

¹³ *Les Mémoires du France. L'équipage du paquebot témoigne. Béatrice Merdrignac. Editions Le Havre de Grâce, 2014*

¹⁴ Article non signé : « Allez France ! Le France en rade ». Source : Benjamin Massieu

¹⁵ *L'Odyssée 1940-1945 des 500 Français Libres du Havre. F. Roumequière, Association des Anciens et Amis de la France Libre, 2017 – Amac.*

FIDELITE AUX COMMEMORATIONS DU D-DAY





5 juin 1977. Le groupe, de gauche à droite : Marcel Raulin, Léon Gautier, Gwen-Ael Bolloré, Maurice Chauvet de dos, un para SAS © Monique Joly



**Ce 5 juin, Maurice Chauvet décorait Marcel Raulin de l'Ordre national du Mérite
Les Commandos Gwen-Ael Bolloré avec les lunettes, René Goujon en costume clair et Léon Gautier © Monique Joly**



Le 6 juin 1979 à la ferme Saint Hubert © Monique Joly

Rang debout, de gauche à droite, autour de Madame Kieffer : les Commandos Raymond Jovenin, Maurice Chauvet, Gwen-Ael Bolloré, Henri Richemont, Joseph Le Naour, Roger Massin, Michel Vincent, Pierre Boccadoro, Marcel Niel, André Allain, Raymond Rabouhans

Penché : Otto Zivholava. En bas : Maurice Le Floch, Marcel Raulin, Robert Piaugé, René Rossey, Maurice Caillé



© Ghislaine Vincent-Boulais



Le 6 juin 1987, Marcel Niel, Léon Gautier, Marcel Raulin et Gwen-Ael Bolloré recevaient la Médaille militaire



Léon Gautier, Marcel Raulin, et Pierre Charles Boccadoro © Monique Joly



Le 6 juin 1987, Marcel Raulin aux côtés de Maurice Chauvet, Antoine Neven et Jean Morel © Monique Joly



© Musée de tradition des fusiliers marins

Le groupe (souriant) des bécets verts havrais.



***Yves Meudal, Marcel Niel, Marcel Derrien, Marcel Raulin, Maurice le Floch, Eugène Troyard,
Robert Boulanger et André Fromager (?) © Musée de tradition des Fusiliers marins***



***Marcel Raulin avec les Havrais Commandos Maurice Le Floch, Marcel Niel et le Fusilier Marin Henri Fercocq
© Monique Joly***



Maurice Le Floch, Marcel Niel, Michel Vincent et Marcel Raulin © Ghislaine Vincent-Boulais



*Les Commandos sur la photo : au premier plan, Marcel Raulin et debout :
Marcel Niel, Michel Vincent, Maurice Le Floch, Gwen-Ael Bolloré et Maurice Barbe © Ghislaine Vincent-Boulais*

Les Commandos du Havre

Les Havrais représentèrent 10% de l'effectif du contingent des 177 Fusiliers Marins Commandos du Commandant Philippe Kieffer. 16 d'entre eux débarquèrent à Colleville-sur-Orne.



En grande partie basé sur leurs témoignages, « *Les Fusiliers Marins Commandos Havrais du Jour J* » a été réalisé en 2019 par Eric Segonne (Délégué départemental 58 de l'Association des Familles de Compagnons de la Libération) et la Délégation Le Havre de la Fondation de la France Libre.

Ce documentaire fut projeté aux Archives Municipales du Havre et à la Délégation militaire départementale de la Nièvre, à l'occasion du 75e Anniversaire du Débarquement.



FONDATION
DE LA
FRANCE
LIBRE
DELEGATION DU HAVRE

Les Fusiliers Marins Commandos
Havrais du 6 juin 1944
Documentaire

JEUUDI 6 juin 2019 à 18h
Fort de Tourneville Archives municipales, Salle Gaston Legoy
Entrée libre